

le ROUGE et le NOIR

Directeur : PIERRE FONTAINE
Rédaction - Administration :
12, rue des Colonies, 12
BRUXELLES
Tél. 12.44.14

hebdomadaire
LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, POLITIQUE et SOCIAL
SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE - REG. COMMERCE BRUX. 45.855

ABONNEMENTS D'UN AN :
Belgique 45 frs.
Congo 60 frs.
Etranger 60 ou 75 frs.
C. Ch. Post. 2883.74

PAR ORDRE DU MINISTRE...

Le Palais Mondial est fermé au public !

Les vandales à l'œuvre

Vendredi 1^{er} juin, à la première heure, quatre messieurs vêtus de noir, pareils à des croque-morts dont ils faisaient l'humble besogne, vinrent au Palais Mondial, réveillèrent le concierge, lui prirent les clés du lieu, verrouillèrent les portes et y mirent cette affiche :

PAR ORDRE DU MINISTRE DES TRAVAUX PUBLICS, A PARTIR DU 1^{er} JUIN, PERSONNE N'EST AUTORISÉ À PÉNÉTRER DANS LE HALL SUD DU CINQUANTENAIRE.

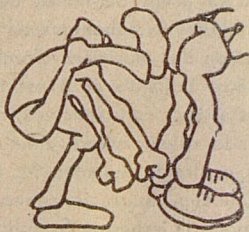
On savait que la fonction d'un ministre des Travaux publics est de ne pas travailler; mais on doutait qu'il pût forcer sa mission au point d'empêcher également le travail d'autrui.

Au surplus, il n'est pas seul en cause : tous ses collègues du gouvernement sont solidaires et l'affaire est passée à présent aux mains du ministre ignare de l'Instruction Publique. Pour atteindre au grotesque, on ne pouvait mieux choisir!

Pendant ce temps, l'incomparable Paul Otlet, le père de ce Musée Mondial, où il a accumulé savamment et patiemment des milliers d'objets et des millions de documents, propres à jeter quelques lueurs dans les cerveaux enténébrés, pendant ce temps, dis-je, le généreux et grand Paul Otlet, dont on mutilait l'œuvre, a installé son bureau sur la pierre nue, devant sa porte close. C'est là qu'en plein vent, il dicte son courrier, il adresse des messages et d'angoissantes protestations : à ses amis d'abord, aux ministres vandales, à la S. D. N. dont il eut le premier la vision, et même au nouveau roi qui ne les entend guère...

Tout comme un vulgaire ministre, la jeune majesté a fait répondre par ses services qu'elle était trop occupée pour donner audience à M. Otlet. Ainsi le premier acte du nouveau règne est un acte de destruction. (Ne parlons pas de l'Albertine : elle est fort loin d'être érigée.)

Quant aux ministres, il fut un temps où les conservateurs de musées étaient reçus par eux. Ce temps n'est plus. Aujourd'hui les ministres fuient et redoutent les savants, comme ils craignent les poètes et méprisent les penseurs. Les yeux de ces gens-là dans les yeux d'un Lippens et celui-ci, malgré sa morgue, en serait décontenancé. Ce sont fâcheuses rencontres pour un homme qui ignore tout des Sciences et des Arts dont il est le ministre; pour un homme qui dit dans les galeries de peinture : « Présentez-moi Artan! »



ou bien : « Je vais décorer Modigliani »; pour un homme qui ne connaît rien de l'œuvre de nos écrivains et qui, ayant à recevoir, il y a peu, une délégation d'académiciens, les traite plus honteusement que des palefreniers; pour un homme, enfin, si ignorant qu'il en ignore son ignorance.

Voilà où nous en sommes! Voilà par quelle espèce de gens nous sommes gouvernés! Voilà par qui les peuples se laissent conduire! Or, tandis que tous n'ont que mépris pour ces mauvais bergers, c'est à peine s'ils l'osent manifester.

Mais quelle lassitude passe donc sur les hommes, qu'ils ne sachent plus se rebeller, qu'ils ne sachent plus dresser le front, ni dire au méprisable : « Homme vain, je te méprise! » et qu'ils ne sachent même plus ni le goût ni le prix de la dignité humaine...

XXX

Nous voilà loin, apparemment, de l'aventure du Palais Mondial. Et pourtant c'est tout cela qu'elle évoque, cette politique de petites gens qui s'occupe

à détruire une œuvre vivante et audacieuse comme ce Palais Mondial, limitant ses crédits à vingt mille francs par an, tandis qu'au musée voisin, au profit duquel Paul Otlet est chassé aujourd'hui, on alloue des crédits réguliers de cinq millions annuellement et un crédit extraordinaire qui se chiffra à soixante-dix millions pour y pousser toujours plus loin l'étude de l'art égyptien. Voilà le point sensible : tout pour l'Égyptologie, tout pour une spécialisation d'ailleurs louable, mais fâcheusement envahissante, et rien pour un Musée Mondial qui doit montrer, non plus à quelques raffinés, mais au grand peuple, ce qu'est le monde, d'où il vient, comment il est et peut-être où il va.

C'est que, voyez-vous, il est fâcheux que les enfants des écoles pressent dans le temple de Paul Otlet une idée visuelle et sincère du monde. Tandis que l'Égyptologie...

Certes, l'art égyptien ne nous laisse pas insensible. Mais l'Égyptologie, dans le cas des Musées Royaux d'Art et d'Histoire, tourne fâcheusement à l'Égyptomanie. Et ce n'est pas parce que la reine Elisabeth a fait le voyage d'Égypte avec M. Capart que la Belgique entière doit connaître davantage l'Égypte millénaire que le monde d'aujourd'hui.

(suite en page 6.)

Pierre FONTAINE.

UNE FAILLITE PREVUE

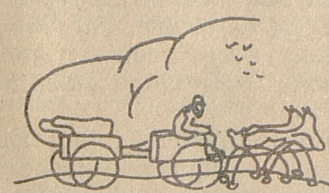
L'agonie de la Conférence du Désarmement

Le discours brutal et cassant que M. Barthou a prononcé la semaine dernière à Genève indique assez clairement qu'on en est arrivé à une des dernières exhibitions de la sombre farce du désarmement qui se joue sur les tréteaux suisses.

Dire que nous en sommes désespérés, serait sans doute exagéré; dès le début de cette parade, nous avons indiqué qu'il serait fou de placer le moindre espoir dans cette conférence où ne devaient point se rencontrer les représentants de peuples désireux de vivre en état de parfaite entente, mais les délégués d'impérialismes rivaux, uniquement soucieux de s'arroger des avantages sur l'adversaire.

Non, on ne pouvait attendre de ces gens qui n'ont jamais pratiqué que la politique la plus criminelle, qu'ils s'inspirent d'arguments de morale ou de sagesse et acceptent la seule proposition valable qui ait jamais été présentée à cette Conférence, celle du diplomate russe Litvinoff préconisant le désarmement général et complet.

Mais on pouvait, tout au moins, nourrir l'espérance que les canailles réunies en Concile ne seraient pas absolument aveugles et que, guidés par leurs intérêts, par les intérêts du capitalisme en Europe, par les intérêts de la civilisation bourgeoise, ces hommes d'Etat tenteraient, en désespoir de cause, d'éviter le pire et se rallieraient



à une solution ferme qui est celle de la limitation des armements.

Pour les âmes simples qui auraient pu croire que la compétence des diplomates actuels atteint ce minimum de bon sens, toutes illusions, depuis longtemps, se sont évanouies. La vérité, et nous avons donné des chiffres précis dans ce journal, la vérité c'est qu'aucun Etat n'a cessé d'armer depuis l'ouverture de la Conférence du Désarmement.

Non, nous n'avons nulle raison d'étonnement et le discours-fusée de M. Barthou marque l'instant que nous avons prévu depuis longtemps où l'hypocrisie générale ne parviendrait plus à camoufler le sens véritable de cette Conférence et à masquer son échec inéluctable.

D'avoir eu raison n'est point fait pour nous réjouir. Car s'il se vérifie ainsi que l'on ne peut rien attendre de gouvernements mis au service d'intérêts privés et non point des intérêts populaires, il n'en est que plus patent que le discours de M. Barthou montre que vient d'être dépassée une nouvelle étape dans l'évolution de la politique inter-

naionale et que la guerre qui, hier encore, était probable est devenue aujourd'hui inévitable.

XXX

Ce serait un jeu assez vain que de tenter d'établir les responsabilités de cet échec. Nous voyons, évidemment, les diverses puissances se rejeter la balle et essayer de démontrer la mauvaise foi de l'adversaire. Toutes les manœuvres qui doivent encore se dérouler à Genève n'ont plus qu'un seul but : rejeter sur les impérialismes adverses la responsabilité d'une rupture déjà inévitable.

Nous laisserons à d'autres le plaisir gratuit — gratuit, c'est une façon de parler — de mesurer exactement la culpabilité de chaque gouvernement et le degré de sincérité avec lequel il a abordé cette Conférence.

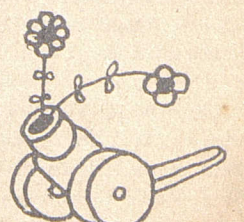
Personne n'a été de bonne foi et jamais parade plus odieuse ne fut organisée pour amuser et tromper les peuples.

Nul n'est allé à Genève avec l'intention de démolir une seule mitrailleuse et l'exemple le plus humoristique de cette hypocrisie ne fut-il donné par ce général belge qui proposa de supprimer les canons dépassant un certain calibre?... Par hasard l'armée belge ne possédait pas une seule bouche à feu dépassant ce maximum!

Plan français, plan anglais, plan italien, tous n'ont eu en vue que de mettre leurs voisins en état d'infériorité. Aujourd'hui, la France mène un battage de tous les diables autour du réarmement de l'Allemagne, mais omet d'avouer qu'elle-même s'est toujours refusée à obéir aux injonctions du traité de Versailles qui la mettait en demeure de commencer son désarmement au moment où l'Allemagne avait obéi aux clauses militaires du traité. La France, n'a poursuivi, il faut le dire et le répéter, que la politique d'un impérialisme agressif, cherchant à maintenir envers et contre tous une supériorité militaire écrasante.

En ce sens, M. Barthou a eu parfaitement raison de souligner la continuité de la ligne politique française. Depuis les années précédant 1914, la diplomatie du Quai d'Orsay a été aux ordres du Comité des Forges et de la haute finance; le jour où Briand a voulu rompre cette belle continuité, c'est le Comité des Forges qui lui a cassé les reins. Tout le reste est bourrage de crânes, tout le reste est mensonge.

Mensonge d'autant plus abominable quand on sait que ceux qui, aujourd'hui, protestent et font mener par la presse qu'ils paient une formidable campagne contre les armements de l'Allemagne, sont précisément ceux qui ont aidé Hitler à accéder au pouvoir, qui ont fourni et four-



PEREGRINATIONS EUROPEENNES

Bruxelles et son Palais Mondial

PAR L'ECRIVAIN ROUMAIN EUGEN RELGIS



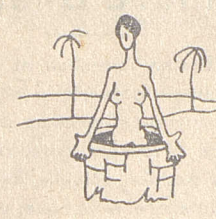
officielles; je me suis égaré dans les ateliers de moulages et de statues — pour apprendre que l'entrée du PALAIS MONDIAL est à l'aile opposée, gardée par une colonnade en style de temple romain.

Paul Otlet, le fondateur et l'animateur de cette institution (pour laquelle les gouvernements ne sont pas trop généreux) n'est pas encore là. Une dame secrétaire me sert de guide. Nous commençons par

L'INSTITUT INTERNATIONAL DE BIBLIOGRAPHIE.

Créé en 1895, il a pour but de réunir un répertoire bibliographique universel des œuvres parues dans tous les pays et dans tous les domaines. C'est un catalogue gigantesque, établi par ordre d'auteurs et de matières et dont les 14 millions de fiches sont réparties dans des classeurs à milliers de compartiments. Une partie de ces fiches est imprimée. Elles vous apprennent tout ce qui a été écrit, où et quand ont paru les ouvrages concernant n'importe quelle question. Mais la bibliothèque ne contient que

150.000 volumes et brochures. Elle est destinée à comprendre les œuvres les plus importantes de tous les pays, ainsi que les publications des instituts scientifiques, les collections des journaux représentatifs et les archives des organisations internationales, conservées comme « fonds autonomes ». L'hémérothèque possède environ 80.000 spécimens. Les archives de l'Encyclopédie documentaire ont un million de pièces classées en dix mille dossiers, auxquels s'ajoutent un Atlas universel contenant cinq cents tableaux et des films microphotographiques concernant des actes et des ouvrages rares, dont les copies sont prêtées aux investigateurs qui ne peuvent se déplacer. Le but de cette Encyclopédie est de réunir des documents relatifs à des questions exposées dans les grands traités, à collectionner dans des dossiers des extraits de journaux, revues, mémoires — à l'usage des spécialistes — et à les compléter par une iconographie universelle : le monde en images. Rien que les répertoires qui enregistrent et analysent les documents sont des volumes de milliers



de pages. Pour les travailleurs intellectuels, ces fiches et encyclopédies sont d'un grand secours.

Cet instrument « de recherche et d'organisation de la science et de la culture universelles » a été agrandi par les efforts de

L'UNION DES ASSOCIATIONS INTERNATIONALES

qui a tenu son congrès de constitution en 1910. Elles ne se sont réunies que neuf fois de 1840 à 1849, tandis qu'elles ont tenu 1.019 congrès entre 1910 et 1919 et, depuis la guerre, elles enregistrent au moins 200 congrès internationaux par an. Expression de la vie internationale, ayant des ramifications dans tous les pays culturels, ces associations ont gardé leur autonomie régionale, nationale — mais leur interdépendance est devenue de plus en plus sensible, et l'on est ainsi arrivé à une libre fédération, à cette UNION DES ASSOCIATIONS INTERNATIONALES, qui compte 240 associations, sous les auspices du PALAIS MONDIAL.

(Suite en page 5.)

A LA TRIBUNE Ce soir, mercredi 6 juin, à 20 h. 30

Grand débat politique sur
LE FRONT UNIQUE DE GAUCHE EST-IL REALISABLE ?

Prendront la parole :

PIRON — SPAAK — VERECKEN — VERMEYLEN

(Voir programme détaillé en page 6.)

nissent encore des armes, canons et tanks, à l'armée allemande.

C'est avec l'assentiment du Comité des Forges que l'Allemagne réarme, car une Allemagne forte signifie un redoublement de commandes aux marchands de canons français.

XXX

C'est donc la politique de ces messieurs les charognards qui triomphe partout et sur toute la ligne.

Déjà les événements se précipitent et nous assistons à un regroupement de forces. Les systèmes d'alliances, la funeste politique de « bascule » qui nous valut déjà plusieurs guerres, se précipitent.

Notre étonnement n'a pas été mince de voir la Russie, elle aussi, entrer dans cette politique à laquelle elle semblait devoir échapper. L'attitude de Litvinoff ne laisse aucun doute à cet égard, la présence en France d'officiers russes et, en URSS, d'officiers français est symptomatique. Nous nous trouvons bel et bien placés, comme en 1914, devant une alliance militaire franco-russe.

Je ne doute pas que la dialectique servira, une fois de plus, à expliquer aux ouvriers communistes que la politique poursuivie, jadis, par Poincaré et Nicolas II et qui a abouti à la guerre mondiale se différencie du tout au tout de celle menée par Barthou-Litvinoff...

En France, nous voyons, comme en Allemagne d'ailleurs, se développer la campagne destinée à créer un psychisme de guerre. Tout est mis en œuvre pour persuader le peuple de la volonté d'agression de l'Allemagne. Les démonstrations militaires se répètent. On vient de créer un hebdomadaire militaire pour la jeunesse : « Le Soldat de France » dont la direction est confiée au général Madelin et auquel collaborent les sinistres Pétain et Weygand. Un nouveau crédit de 3 milliards est réclamé par le souriant Doumergue « pour les besoins urgents de la défense nationale ». Plus d'un milliard sera encore consacré à la défense de l'Est.

Préparation de la guerre sur tous les plans, course aux armements, course à la mort, voilà à quoi nous assistons effrayés et impuissants.

XXX

Que fait-on pour résister ? Il faut être honnête et savoir dire les vérités les plus dures : tout semble indiquer que la résistance, cette fois, sera encore moins effective qu'en 1914.

Ce qui reste de la II^e Internationale poursuivra une politique de faiblesse et de trahison qui en est arrivée à écœurer ses plus chauds partisans.

Les communistes collaboreront « à la défense de la patrie prolétarienne » c'est-à-dire qu'ils participeront à la guerre et que M. Cachin endossera une nouvelle fois et d'accord avec Moscou, son uniforme d'officier français.

Que tenteront les organisations pacifistes et antimilitaristes ? Aujourd'hui, c'est exclusivement sur elles qu'on peut encore fonder un espoir bien fragile. Seront-elles assez fortes pour empêcher le grand crime de s'accomplir ? Rencontreront-elles auprès de l'opinion publique l'appui nécessaire pour faire contrepoids à une politique de catastrophe ?

Je conserve l'espoir dans un réveil du bon sens, je crois qu'au moment décisif les masses se prononceront pour nous.

Si tel n'est pas le cas, nous conserverons toujours l'ultime consolation de ne pas participer au grand égorgement et de nous présenter devant le poteau d'exécution le cœur pur et les mains nettes.

Mil ZANKIN.

L'OS A MOELLE exposera

A la suite des incidents qui marquèrent la non acceptation de Léo Campion à « La Mine Souriante », un groupement d'humoristes indépendants s'est constitué. Il s'intitule « L'Os à Moëlle » et ouvrira son premier Salon Annuel le 9 juin, Salle Breughel, boulevard du Régent (Porte de Namur).

Si « La Mine Souriante » sourit à droite, par compensation « L'Os à Moëlle » est pas moëlle à gauche... Parmi les exposants de « L'Os à Moëlle », notons nos collaborateurs Francis André, Paul Bar, Léo Campion, de Frenckel, Max Servais et Wéda.

Les canons français n'ont pas l'âme belliqueuse

M. Schneider, marchand de canons, fournisseur de l'armée allemande pendant la guerre, a été nommé membre de l'Académie des Sciences Morales.

Quelques écrivains, universitaires, députés et journalistes ont tenu à fêter cette promotion en un banquet humoristique. Ce en quoi, ils ont eu particulièrement raison puisqu'ils démontraient ainsi qu'on peut être fort bon farceur sans être académicien.

L'initiative de ces humoristes a fort vexé M. Cadet Vautel, un de nos produits nationaux les plus authentiques et qu'on a bien fait d'exporter.

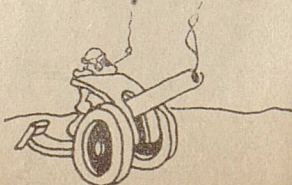
Comment ! s'écrie le Vautel, se moquer de Schneider ! Est-ce possible ? Distinguons, messieurs !

« La métallurgie germanique est offensive, c'est bien certain... La métallurgie française, elle, est défensive. Qui donc, en France, oserait soutenir que les canons français ont l'âme belliqueuse ? »

Voilà qui explique tout. Et M. Vautel — qui ne touche pas d'enveloppes — a bien raison de souligner une fois de plus que les canons français sont pacifistes.

Mais quand Schneider fournit des canons français à l'Allemagne ? Leur âme devient-elle belliqueuse, du coup ?

Voilà une question que Monsieur V. C. devrait bien résoudre et qui est à la hauteur de sa grande subtilité.



Coincidence troublante

M. Schneider, grand charognard, a été nommé membre de l'Académie des Sciences Morales, en remplacement de feu M. Lépine.

M. Humbert de Wendel, autre grand charognard, a été nommé membre du conseil d'administration du Canal de Suez, en remplacement de M. Lépine, décédé...

Ce M. Lépine devait être un bien méchant homme.

De plus en plus troublant

Le président du conseil d'administration du Canal de Suez est M. Doumergue qui touche 400.000 francs par an pour cette besogne harassante.

A propos d'une conférence d'André Breton

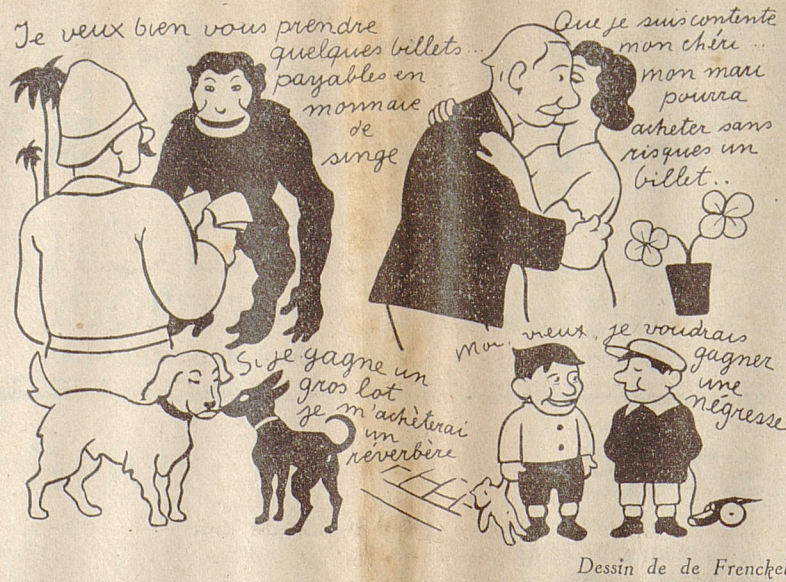
André Breton, créateur et animateur du mouvement surréaliste, a fait à Bruxelles une conférence au cours de laquelle il a retracé l'évolution du surréalisme et précisé sa position, actuelle dans l'ordre politique, littéraire, esthétique, philosophique.

Né en 1919, des premières expériences d'écriture automatique, le surréalisme traverse jusqu'en 1925 sa « période intuitive ». C'est à l'occasion de la guerre du Maroc que ses représentants furent amenés à prendre parti dans la mêlée sociale. Ils le firent en donnant leur adhésion au matérialisme marxiste. Evolution accomplie sans arbitraire, estime Breton, et qui se manifeste parallèlement, sur le plan philosophique, par un passage de l'idéalisme absolu au matérialisme dialectique.

Aujourd'hui, les surréalistes placent au premier plan de leurs préoccupations la lutte révolutionnaire. Philosophiquement, ils ont reconnu le primat de la matière sur la pensée. Socialement, s'ils ne sont pas toujours d'accord avec les représentants officiels de la Révolution, c'est qu'ils croient celle-ci inséparable du problème spirituel, dont leur souci constant est la résolution.

Au cours d'un essai que nous publierons la semaine prochaine, intitulé « Etat présent du surréalisme », Gaston Derycke reviendra plus longuement sur ces questions.

La Loterie Coloniale



Dessin de de Frenckel.

Pour le fonds de propagande du Rouge et Noir

L'appel que nous avons lancé, la semaine dernière, n'est pas passé inaperçu. Plusieurs abonnements nouveaux nous sont parvenus. Plusieurs qui savent lire entre les lignes, nous ont fait tenir des souscriptions qui figureront dans notre prochaine liste. Nous remercions chacun et nous le répétons en toute simplicité : Si vous le pouvez, aidez-nous. Nous avons du mal à vivre. C'est un grave problème.

me, chaque semaine, de faire paraître notre journal. Nous le faisons depuis quatre ans. Nous espérons continuer. Il le faut. Mais l'aide de tous nous est indispensable. C'est pourquoi versez votre contribution à notre fonds de propagande et, si vous le pouvez, abonnez-vous jusqu'à fin 1934 en versant 25 francs au C. C. P. 2883,74 du Rouge et Noir.

Soyez membre des Amis du Rouge et Noir

Tous ceux qui nous lisent et portent à notre œuvre quelque intérêt et quelque sympathie peuvent se manifester utilement en se faisant membre du nouveau groupement dont nous vous avons entretenus : « Les Amis du Rouge et Noir ».

La cotisation est de 10 fr. minimum, moyennant quoi vous parviendrez la carte de membre des « Amis du Rouge et Noir ». Elle vous donnera l'accès aux séances intimes organisées par les « Amis du Rouge et Noir ». Elle vous fera bénéficier d'une réduction de 25 % sur le prix d'entrée aux séances de la Tri-

bune libre. Mais, ce qui est mieux elle sera la preuve matérielle que vous vous intéressez à notre entreprise et voulez la soutenir dans la mesure de vos moyens.

Faites-vous membre des « Amis du Rouge et Noir ». Faites-le aujourd'hui même en versant 10 fr. ou davantage au C. C. P. 2883,74 du Rouge et Noir, en stipulant l'objet de votre versement.

Sommes-nous amis, oui ou non ?

Alors, soyez « Ami du Rouge et Noir » !

La bibliothèque Albertine

Donc le roi vivant vient de suggérer que le monument au roi défunt soit une bibliothèque et non un marbre équestre.

Très bien.

Mais peut-on dire au roi et à tous ceux qui s'enthousiasment aveuglément pour cette idée nouvelle, qu'une bibliothèque grandiose comme on rêve de la réaliser, ça coûte très cher, mais là, vraiment, plusieurs dizaines de millions.

Et qu'on aura beau multiplier les souscriptions, auxquelles pour notre part nous ne verserons pas un sou, il est douteux qu'on récolte de bon gré une somme suffisante.

Alors, où prendra-t-on l'argent ?

Peut-on dire aussi qu'il exis-

te déjà une bibliothèque fort importante qui a l'avantage d'exister si elle a le malheur d'être fort mal gérée : la Bibliothèque Royale.

Point n'est besoin d'aller chercher du nouveau plâtre et du nouvel argent : il suffirait, pour que fonctionne cette bibliothèque modèle dont on rêve, d'en chasser le conservateur en chef, M. Tournier, notoirement incompétent, d'y faire les réformes qui s'imposent, et tout ira très bien.

Après cela, on peut la débaptiser et l'appeler Albertine, si ça vous fait plaisir.

Puisque, paraît-il, nous sommes heureux de l'apprendre, notre défunt roi portait tant d'intérêt à nos Lettres...

M. SAP Ministre des Travaux Publics accumule les bêtises

Un mauvais sort a voulu qu'à M. Sap revint le déshonneur d'expulser Paul Otlet et son Palais Mondial.

C'est d'autant plus fâcheux que ce même M. Sap, de toute sa haute compétence, vient d'ordonner que ce soit sur la Place Poelaert même, à côté du Palais de Justice, qu'on érige le monument de l'Infanterie en souvenir de la dernière guerre. Vous savez bien : celle d'il y a vingt ans !

Ce monument tardif et d'une architecture douteuse va donc jouter l'œuvre de Poelaert, si déplorablement que l'harmonie de la place en sera rompue et que la perspective inégalable qu'on a de cet endroit sur toute la ville basse sera pour le moins compromise.

Mais, direz-vous, si M. Sap, le glorieux combattant de 1914

(au fait, où a-t-il combattu ?) prend cette décision, c'est que les Commissions consultées se sont prononcées pour ? Justement, c'est ce qui vous trompe.

La Commission royale des Monuments et des Sites s'est prononcée contre. La Commission des travaux du Palais de Justice s'est prononcée contre. La ligne des Amis du Grand-Bruxelles proteste avec énergie. Et tous les gens de goût s'indignent à leur tour.

N'importe ! Sur l'avis de quelques militaires, M. Sap, passant à dessus des opinions éclairées, a décidé que c'est là et pas ailleurs que doit croître et embellir le Monument de l'Infanterie.

Comprenez qui pourra...

Comprenez aussi quiconque comment ce M. Sap est encore ministre à l'heure que voici.

MUSIQUE

Le mois de mai connaît la dernière offensive des concerts : le soleil outrecuidant, comme le dit Debussy, semble narguer toute tentative d'entendre n'importe quelle musique.

Mme Argentina a retrouvé son succès habituel : des danses d'Espagne où la matière populaire sert de point de départ, de guide à des transpositions, à des créations d'une artiste extrêmement douée, en possession d'une technique parfaite. La danse espagnole est appel, sollicitation, aussi refus, fuite. L'éternel drame de la tentation et de l'insatisfaction qui inspire si souvent le théâtre espagnol, où les héros poursuivent avec violence quelque but qui s'avère n'être qu'illusion, apparence. Cette poursuite incessante de quelque chose qui provoque et échappe subtilement domine cet art qui s'attache d'autre part profondément aux grands sentiments primitifs.

Pils et Thabet ont attiré la foule dans la grande salle du Palais des Beaux-Arts : ils ont chanté leurs vieilles nouvelles chansons, « Couchés dans le foin », « Le vieux Château », « La Fille à Lévy », enfin tout ce que l'on connaît. Ils ont trouvé une façon de dire perfectionnée, au point, précise, déjà imitée comme une formule facile.

M. Désiré Defauw a dirigé un très beau concert au profit du Fonds de Secours de l'Orchestre Symphonique de Bruxelles. La situation des musiciens d'orchestre est loin d'être brillante et il est nécessaire que ces artistes consciencieux, exécutants de grande valeur, soient enfin au moins assurés contre la maladie. M. Defauw a fait beaucoup, autrefois comme aujourd'hui, pour l'Orchestre Symphonique de Bruxelles. On le trouve président à sa fondation, travaillant toujours à améliorer la situation matérielle de ses musiciens.

De très belles interprétations de « Mort et Transfiguration » de Richard Strauss, de la « Deuxième Symphonie » de Brahms, du « Prélude à l'Après-midi d'un Faune » de Debussy et de l'« Apprenti-Sorcier » de Dukas.

L'I.N.R. a diffusé une exécution de « La Jeune Fille à la Fenêtre », opéra en un acte de M. Samuel-Holeman. Un seul personnage. Une dentelière songe... Ecrite sur une prose lyrique de Camille Lemonnier, cette partition composée il y a bien longtemps fut d'une extraordinaire nouveauté harmonique. La musique s'adapte étroitement au poème : si parfois elle est imitative — les battements d'ailes des oiseaux sont soulignés par des frémissements de harpe, le carillon imite sobrement les cloches de l'église — tout cela reste d'une belle qualité musicale et évite le procédé. Rien de vulgaire ni de facile. La phrase qui termine la partition est d'ailleurs de la plus rare qualité et peut être comparée aux plus hauts sommets de la pensée musicale. L'interprétation de Mme Moulart Maes était très bonne, mais la diction manque, quelque peu de clarté. M. André entraîna l'orchestre dans un mouvement très juste.

J. WETERINGS.

Deuxième session d'études de Herman Scherchen

La deuxième session d'études aura lieu cette année à Paris, du 1^{er} juin au 1^{er} août, sous la direction de Hermann Scherchen. La musique sera étudiée en même temps que conception, valeur sonore, réalité acoustique.

Le plan de travail se divise en :

- Cours critiques (Marya Freund, Henry Prunières, Herman Scherchen, André Segovia) ;
- Enseignement de la direction d'orchestre (Hermann Scherchen) ;
- Les chefs-d'œuvre symphoniques et l'étude des problèmes de direction qu'ils soulèvent (Hermann Scherchen).

On étudiera dans ces cours, de façon théorique et pratique, la manière d'exécuter ou de réaliser scéniquement les ouvrages suivants : « Pantea », ballet de Malipiero ; Musique de chambre et d'orchestre de Lully, Couperin et Rameau ; l'« Histoire du Soldat », de Stravinsky Ramuz.

Le cours de la direction d'orchestre se terminera le 6 juillet.

Renseignements : 132, boulevard Montparnasse, Paris (XIV^e).

Danger de mort

Titre d'un essai annoncé du peintre Max Ernst :

« Du danger qui existe pour un gouvernement d'ignorer les enseignements du surréalisme ».

... Comme on a l'honneur de vous le dire...

CONFÉRENCE SUR L'ARCHITECTURE

Mercredi 6 juin, à 20 h. 45, M. Victor Bourgeois donnera à la Maison d'Art, 185, Avenue Louise, une conférence avec projections lumineuses sur : « Architecture 1919-1934 ».

LETTRES FLAMANDES.

« Arcades Ambo »

Emmanuel Hiel et Peter Benoit

De grandes fêtes commémoratives ont lieu cette année, non seulement en l'honneur du compositeur Peter Benoit, mais aussi du poète Emmanuel Hiel. Tous deux naquirent, en effet, en 1834, le premier en août et le second en mai. Ne viendrait-il pas de les célébrer ensemble, par exemple par l'exécution dans les principales villes de Flandre, d'un des nombreux oratorios dont l'un composa la musique et l'autre rédigea le texte ?

Une amitié profonde et vraie liait ces deux artistes, à tel point que Hiel a été souvent l'inspirateur des œuvres de Benoit. Quand Emm. Hiel rédigeait ses oratorios, il construisait simplement une solide charpente : le squelette de l'œuvre ; il dressait seulement quelques colonnes sur lesquelles le compositeur devait bâtir l'œuvre. Il était profondément convaincu qu'un terme suggestif avait beaucoup plus d'importance qu'une phrase habilement tournée, tandis que d'autres auteurs flamands, comme Jan Van Beers et De Geyter, n'envisageaient que la création d'un beau morceau poétique.

Peter Benoit, lui-même, déclarait en parlant des œuvres auxquelles ils avaient travaillé ensemble : « Hiel me laisse beaucoup à faire. Il m'élève sur une montagne, me jette dans un précipice en disant : « Maintenant, tâche d'en sortir » comme tu peux ! » Cela me stimule, m'agilonne et fait sourdre les sons et les notes par tous les pores ! »

Une gravure satirique, parue vers 1889, représente Benoit et Hiel, tels deux frères siamois, sous le titre humoristique mais juste de « Arcades ambo ! ». Une membrane qui les relie porte le nom du célèbre oratorio « De Schelde », qui est une des plus importantes de leurs œuvres communes. Pour leurs contemporains déjà, ils étaient devenus des figures légendaires. Leurs manières de bohèmes, leurs hauts chapeaux, leurs imposantes silhouettes, leurs longs cheveux et leurs barbes embroussaillées qui leur donnaient l'aspect de lions, avaient fait de Hiel et de Benoit deux types représentatifs de flamings et d'artistes. Tous deux avaient une admiration presque enfantine pour la culture germanique ; ils entrèrent en contact avec la musique et la littérature allemandes et subirent incontestablement l'influence du romantisme d'outre-Rhin de cette époque.

Quand Georges Eekhoud écrivait très judicieusement qu'il lui était impossible d'évoquer Benoit sans songer immédiatement à Hiel, il exprimait l'opinion et les sentiments de tous ceux qui ont connu ces deux figures populaires flamandes. Leurs noms se trouvent réunis sur plus de soixante-quinze ouvrages. On peut dire que si Henri Conscience « apprit à lire au peuple flamand », Hiel et Benoit lui apprirent à chanter ! Il serait presque impossible de fêter l'un sans fêter l'autre. Ensemble, ils ont travaillé, lutté, souffert et produit des œuvres immortelles ; ensemble ils méritent de recevoir l'hommage du peuple flamand.

J. V. W.

Sottisier du temps

La « Gazzetta Ufficiale » publie l'avis suivant de la Cour :

« Par ordre de S. M. le Roi, S. Exc. le préfet du palais, par lettre en date d'hier a communiqué à LL. Exc. le chef du gouvernement, premier ministre, secrétaire d'Etat, les chevaliers de l'Ordre supérieur de la Sainte-Annonciation, les présidents du Sénat et de la Chambre des députés, les ministres-secrets d'Etat et les autres grands officiers de l'Etat que S. A. R. la princesse de Piémont a heureusement accompli le cinquième mois de sa grossesse. »

Nous, on veut bien... Mais on se demande quand même un peu ce que cela peut f... à LL. Excellences et autres grands officiers de l'Etat...

La vie littéraire.

Dans un article qu'il consacre à Benjamin Fondane dans la « Revue Réactionnaire », M. Noël B. de la Mort (brrrr, ce nom !) parle des « intonations méridionales » de l'auteur de Rimbaud le Voyou.

Or, un de nos amis nous apprend que Fondane est roumain...

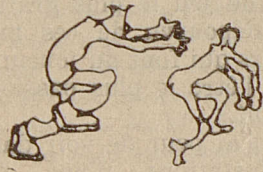
Ce qui nous laisse un peu rêveur sur son accent « méridional »...

NOUVELLE

Barioen l'amoureux éconduit

par MICHEL KOLHKJINE

Traduit du russe par Vitik Choura.



Sur Barioen, l'amour faisait exactement le même effet que le rouge sur le taureau. Il était d'abord stupéfait, étonné, furieux, et n'attendait pas qu'on le provoque pour se ruer à l'assaut.

Barioen aimait les jolies filles et leur montrait sa tendresse chaque fois qu'il se sentait dispos... c'est-à-dire autant de fois qu'il y avait de jours en une année.

Sa façon d'aimer était toujours la même.

Quand Barioen désirait une femme, c'était d'une manière violente. Pourtant, il savait les plus jolis mots du village et, les soirs clairs, il parlait de la lune et des étoiles comme un poète des grandes villes. Puis quand la femme se laissait prendre, c'était fini; repu, il la quittait et, pour qu'à l'avenir elle soit fidèle à l'époux, au fiancé ou à l'ami, il la rouait de coups en l'injuriant.

Or c'étaient toujours elles qui revenaient pleurer devant la porte de l'ami, car les femmes russes sont les plus lâches devant l'amour, et ne deviennent femmes fatales qu'en Europe, où les hommes usent moins de violence.

Barioen, comme tout Russe qui se respecte, aimait les proverbes, en citait à tout propos et distrait ses conquêtes par des chants geignards et sentimentaux. L'âme des hommes est ainsi faite.

Aussi quand une de ses maîtresses se plaignait d'être enceinte, Barioen lui répondait-il par ce proverbe : « *Trois choses ne laissent pas de traces après leur passage : le bateau dans l'eau, le serpent sur la pierre nue, et l'homme dans la femme* ». Et la malheureuse avait beau dire que l'enfant était de lui, il s'en allait sublime de supériorité et d'insouciance.

Ce fut par le plus ensoleillé des mois de mai, alors que les neiges fondues avaient baigné le bord des prairies et que les étangs gonflés grouillaient de poissons neufs, que Barioen rencontra, revenant de la fontaine, une jeune fille blonde et rose qui gardait d'une parenté française le doux nom de Marie.

Barioen comme toujours fut

ébloui. Il la suivit jusqu'à chez elle, courut chez le marchand de fleurs et mit devant la fenêtre de Marie, à la manière des soupirants, une merveilleuse couronne d'immortelles, et attendit. Il attendit jusqu'à l'été et, pour la première fois, n'osa rien brusquer.

Ce n'est pas qu'une jeune fille lui faisait peur, c'était aussi facile à prendre qu'une femme mais, bien entendu, la manière était différente. Homme prudent, il connaissait les deux tactiques qui lui réussissaient à merveille, mais cette fois-ci une gêne l'empêchait de tenter l'aventure.

Enfin, un jour Marie se laissa aborder et Barioen, retrouvant d'un seul coup et sa force et son désir, ne fit de la jeune oiselle qu'une bouchée délicate, bien qu'un peu mièvre.

Il lui trouva même un tel goût qu'il y revint.

Il en oublia ses proverbes et c'était la petite qui, lorsqu'il demandait pourquoi elle ne l'interrogeait jamais, répondait entre deux étreintes : « *Pour connaître un homme, il faut en faire plusieurs fois le tour* ».

Mais Marie commençait à se lasser de cet amour brutal, toujours collé à elle et résolu de s'en séparer. Barioen le sentait et un jour l'orage éclata.

Barioen furieux devant la résistance de Marie, vit rouge et sous l'empire de la colère, défit sa ceinture de cuir et la battit cruellement, Marie cria sous l'empire de la douleur, de la honte, et s'enfuit.

Le lendemain Barioen regrettant son geste, fit envoyer à Marie un cœur d'email grave, en la suppliant de lui pardonner.

Mais la fille tint bon et le jour où, résolue à partir, elle fit mander Barioen, celui-ci comprit qu'il avait fait fausse route. Il vint pourtant, humble et quémendeur.

Marie était prête pour le voyage, son fichu sur la tête, son baluchon au bras, elle partait comme fille de ferme au village voisin.

Elle lui dit : « Ecoute, Barioen, je ne t'en veux pas, et pour te le prouver, j'ai fait faire chez le juif, une magnifique paire de bottes; elles sont à ton pied, et Vassili, sur mon ordre, a mis entre les deux semelles un billet pour toi, c'est moi qui l'ai écrit, et quand tu auras usé tes bottes, tu verras que je pense toujours à toi. »

Puis elle partit.

Barioen courut chez Vassili et reçut en effet des bottes sou-

POÈME

Mille ans de la vie d'un oiseau

CHANSON

A Madeleine Renaud-Thévenot

Je ne sais pas très bien qui je suis.
Mes questions, dans le ciel, semblent indiscrètes,
Et tout le monde a l'air si pressé ici.

Pourquoi ferais-je comme eux ?
Ma place est réservée, dans la mort.

Cent mille oiseaux volent autour de moi,
Qui font semblant de ne pas me voir.
Cent mille oiseaux de cristal,
Invisibles au Mal.

C'est parmi les oiseaux
Que je me sens le plus à l'aise.
Les oiseaux n'ont ni commencement ni fin.
Sans cesse, ils se posent sur ce que je dis,
Et ce qu'ils écrivent dans le ciel,
Doit se lire à l'envers.

Les hommes sortent des fers de leurs poches,
Et nous arrêtent pour leurs crimes impunis.
Au confluent de l'homme et de la nuit,
Trois fils de fer ennemis,
Dessinent au ciel un triangle,
Dont les trois angles,
Valent ensemble deux angles droits.

Triangles au ciel,
Traversés de brume,
Permettent aux oiseaux sans mémoire
De se partager la nuit.

Je ne sais pas très bien qui je suis,
Mais j'ai souvenir d'un soir d'orage,
Où je ne pus me noyer dans la mer.
Ma mère m'apprit à me teindre en bleu,
Pour échapper aux flèches du chasseur.
Je suis l'ours blanc du ciel,
Dans un monde où le métal est sans couleur,
Et la musique immobile.

Je ne sais pas très bien qui je suis,
Et je connais peu de choses.
Je connais l'odeur de la terre,
Comme on connaît le goût d'une femme,
Sur qui on se pose.
La mort tombe de la Terre,
Comme la pluie du Ciel,
Entre deux fumées.

La mort est une voleuse d'oiseaux.
Et c'est par elle que je sais maintenant,
Que j'étais un oiseau.

Ernst MOERMAN.

Que se passe-t-il au Soudan Anglo-Egyptien ?



Je viens de revenir d'un long voyage au travers de l'Afrique; ce qui se passe dans certains pays est pour le moins des plus inquiétant, et tout particulièrement au Soudan anglo-égyptien et en Abyssinie, pour ne rien dire de l'Erythrée ni du Kenya, où la situation des indigènes n'est guère meilleure.

Comme on le sait, le Soudan égyptien est anglais, et rien qu'anglais. Les travaux publics, les fonctionnaires et l'armée anglaise du Soudan sont payés par le trésor égyptien... Ce qui n'est déjà pas trop mal.

Les Anglais y ont le monopole du sucre, des transports ferrés et fluviaux, des grands hôtels, etc. Tandis que vous payerez 3 francs le kilogramme de sucre en Egypte, vous en aurez pour six francs (piastres) au Soudan, et l'on sait la quantité de sucre employée par les indigènes...

Les taxes et impôts de tous genres sont énormes et l'indigène commence même à ne plus porter qu'un simple pagne, comme il le faisait jadis.

Les salaires ont été réduits à leur plus simple expression. Un exemple entre mille. A Khartoum, capitale du Soudan, l'indigène ayant un métier qualifié touche encore 6, 8 ou 10 piastres (francs) pour 8 ou 10 heures de travail, alors qu'il en touchait 20 ou 25 il y a à peine un an. Les autres, manœuvres, etc., reçoivent 2 ou 3 piastres par jour...

Comme presque tous ces indigènes habitent hors de la ville, ils doivent, pour rentrer chez eux, passer sur un des deux ponts jetés sur le Nil : dont coût, 50 centimes le matin, et 50 centimes le soir; il reste donc 20 ou 40 sous au pauvre diable pour se nourrir, etc... Qu'on ne soit plus étonné, après cela, que la mortalité reste si élevée parmi les indigènes.

Au point de vue européen, il en est de même : les Anglais continuent de nettoyer « leur » colonie des éléments étrangers, tant ouvriers que commerçants. Les Grecs, en majorité dans le pays, se voient petit à petit forcés de quitter les lieux.

Aux travaux actuellement en cours à Djebel-Aoli, où se construit un nouveau barrage sur le Nil, des incidents sérieux se sont produits dernièrement. Deux cent cinquante ouvriers italiens avaient été embauchés pour les travaux. Après plusieurs mois, on voulut les diminuer. Ils quittèrent tous les chantiers et retournèrent dans leur pays.

L'on se doute du climat malsain de ces régions et du manque de confort et d'hygiène qui doit y exister. J'ai eu l'occasion de les visiter et c'est affreux.

Pour remplacer les Européens, on fait « appel » aux indigènes. Mais ceux-ci n'aiment pas trop ce genre de travail; d'autre part, il faut tout de même des spécialistes pour des travaux aussi importants... Les choses en sont là, encore en ce moment.

D'un autre côté — car il y aurait énormément à dire sur cette « propriété privée » qu'est le Soudan pour les Anglais, — on a dû chasser de leurs villages tous les habitants des rives du Nil en deçà du barrage d'Assouan, qui vient

d'être terminé. On les a, pour la plupart, indemnisés avec quelques livres sterling... Mais cet argent a été vite dépensé en boissons alcooliques, comme j'ai pu le constater moi-même dans les boîtes d'Assouan, et aujourd'hui, il se fait que de nombreux indigènes sont sans toit et doivent vivre, ou chez les membres de leur tribu, ou remonter le Nil et chercher un refuge vers l'intérieur, car il est interdit à un Soudanais de sortir du Soudan...

Enfin, le fait que près de la moitié du Soudan est sous le « régime militaire » et qu'il est interdit à un étranger de le traverser, prouve que la situation n'y est pas « très claire », et des bruits alarmants circulent à ce sujet. C'est ainsi qu'il paraîtrait que dans le Bar-el-Ghazal, au nord du Congo Belge, il existerait des usines où l'on fabrique des « produits pharmaceutiques » : pastilles incendiaires, gaz, etc... Qu'y a-t-il de vrai là dedans ? Ces faits m'ont été révélés par une dizaine de personnes différentes, venant de ces régions et y allant pour leurs occupations. Ces « produits » sont apportés au Nil jusqu'à Khartoum, et de là expédiés en Angleterre via Port-Soudan, afin d'éviter le trajet au travers de l'Egypte.

Pour ce qui est de l'Abyssinie, c'est un fait reconnu par tous ceux qui y sont allés, et qui y sont encore, que le travail forcé y existe encore et n'est pas près d'y finir, du fait du manque de moyens de transport, la caravane étant la seule façon de voyager dans cet immense pays, sauf en venant par Djibouti où existent un chemin de fer et une piste jusqu'à Addis-Abeba, capitale de l'empire du négus Tafari.

Partout ailleurs, ce pays pourtant si riche en matières premières de toutes sortes, en faune, en flore, est un peu à la merci des cheiks qui y jouent aux petits dictateurs. Et chez eux, la vie et la liberté de leurs hommes et femmes ne comptent pas pour beaucoup devant l'or sonnant et trébuchant des négriers qui viennent y chercher leur cargaison de « bois d'ébène ».

Quant à y envoyer une « mission » d'enquête, on sait ce que cela vaut : on lui montre ce que l'on veut bien lui montrer; elle fait son rapport et s'en revient à Genève ou ailleurs, le cœur content et les malles remplies de « souvenirs » de là-bas...

Et la séance continue !... La race noire, de jour en jour, dépérit; ceux qui en ont connu des spécimens il y a vingt-cinq ans, qui les ont vus dans leurs villages et qui ne sont pas de partis, sont forcés de reconnaître que d'ici un quart de siècle, la situation sera catastrophique. C'est le seul cadeau que leur aura apporté la « civilisation » bienfaitrice, avec toutes ses œuvres de l'Enfance Noire, etc.

Ces hommes qui furent pourtant si forts, si résistants, qu'on aurait dû — même dans l'intérêt du « capital-travail » si pas du « capital humain » — entourer de soins, sont aujourd'hui plus exploités que jamais, au nom de la sacro-sainte crise qui fait la fortune de quelques-uns.

Les Anglais, qui savent si bien protester auprès des autres lorsque des faits plus ou moins inhumains se passent ailleurs, feraient bien de regarder un peu dans leurs propres colonies...

Rappelez-vous ce qui s'est passé au

LES IDÉES ET LES LIVRES

Les Ténèbres, par Robert Poulet, (Denoël et Steele) Prélude à l'Amour, par René Golstein (Renaissance du Livre) Hodomur, par Ege Tilms (La Revue Mondiale)

Il n'y a point pour moi de littérature belge. Je me suis là dessus, ici même, assez expliqué. Des wallons, des picards, des lorrains, des flamands, nés sur ce territoire hybride que les traités diplomatiques, les documents administratifs et les manuels scolaires nomment la Belgique, écrivent en français. Qu'ils écrivent bien ou mal, leurs œuvres appartiennent à la littérature française.

C'est dire que je ne cache point ce qu'il y a d'artificiel à grouper dans cette chronique trois écrivains qui n'ont en dehors du lieu de leur naissance, absolument rien de commun. Si le rapprochement de leurs œuvres prouvait quelque chose, ce serait tout justement cette absence de parenté.

Et je ne parle point tant du sujet, de la manière de le traiter, de la langue qui, comme on le verra, relèvent des préoccupations les plus différentes, mais de cette parenté que l'on trouve par exemple entre les li-

vres d'Auvergne, qu'ils soient de Pourrat ou de Gachon, les livres de Provence, qu'ils soient de Jaloux ou de Giono. Non. Rien de commun.

**

Robert Poulet se situe sur le plan le plus haut, celui même où se jouent les drames de l'âme et de la chair, de la vie et de la mort, de la raison et de la démence. Il le fait entendre dans sa préface, avec une telle insistance, que dès les premières pages, on se sent en droit de tout exiger. « Mon livre, dit-il, est une entreprise d'effolement pu-

blic. » Que cet extraordinaire annoncé ne paraisse point, laisse au lecteur un certain malaise. On se crée des devoirs à formuler de telles ambitions.

Il n'en reste pas moins que Les Ténèbres sont un livre fort remarquable à de nombreux égards.

Et tout d'abord, quel séduisant sujet!

Mais comment l'exposer en quelques lignes sans le trahir? Ou alors, il faut le faire par allusion, dire par exemple : « Une âme de malade se désagrège et tout à la fois se recompose », ou : « Un homme se détache du

monde et de ses apparences, pour entrer dans le règne du rêve et de sa réalité. » Je sens tout ce que ces allusions ont d'approximatif, de peu satisfaisant, et que pour les comprendre bien, c'est lire le livre qu'il faut.

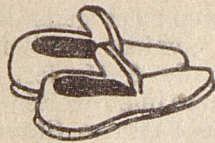
On suivra alors Marcel Pantiomis, petit bourgeois de Bruxelles, dans sa curieuse aventure intérieure. On le verra devant la boutique du mercier, luttant contre les premières atteintes de son mal, ses premières illuminations; on le verra s'abandonner à la maladie, se confier à la maladie comme on

se confie à quelque barque qui vous emporte. Dieu sait où; on le verra considérant les êtres mêmes qu'il a le mieux connus, les regardant se défaire, se réduire à leur affreuse réalité; on le verra se composant comme un puzzle sans cesse brouillé, sans cesse sauvé, avec des souvenirs, des rêves, des vellétés, un monde tout nouveau qui serait comme le reflet cruel de l'autre; on le verra entreprendre dix expériences qui engagent toute sa vie, les réussir, les rater, se retrouver dans cette même ténèbre qui sans doute n'a point de fin.

Le « Voyage au bout de la Nuit » n'est pas absent de ce récit. Chose bien curieuse que Robert Poulet qui a donné déjà des œuvres mûres et que j'aimerais dire définitives, — je pense notamment au « Trottoir », — ne soit point demeuré imperméable à l'influence de Céline.

Non point qu'il s'agisse ici aussi d'un voyage au bout de la nuit, ou ce serait d'une autre nuit et toute intérieure. Mais de la manière de mener le récit, des angles de prise de vue choisis, qui se rapprochent de ceux de Céline. Et le choc subi se marque même dans la langue où l'on retrouve jusqu'à des tics familiers de Céline, comme celui par exemple qui consiste dans le renvoi du sujet à la fin et son remplacement devant le verbe, par le pronom.

Cette sorte d'aliénation d'une personnalité n'a d'ailleurs point de conséquences excessives. Et l'on retrouve dans Les Ténèbres, les qualités de Robert Pou-



Kénya, il y a six mois. Une partie d'une tribu exterminée avec ses chefs, pour pouvoir les remplacer par d'autres plus souples aux occupants. Résultat : le pays en état de « guerre » depuis lors. Et l'on pourrait en dire autant d'autres endroits.

D'ailleurs, le fait de ne pas accepter de consults accrédités au Soudan explique bien des choses : les Anglais sont ainsi les maîtres absolus de la région et l'Intelligence Service est l'autorité la plus haute et la seule maîtresse du pays... Et l'on sait de quoi est capable l'Intelligence Department !

Espérons que, malgré tous les obstacles, le Bureau International du Travail fera quelque chose de TANGIBLE et qu'une bonne fois il insistera pour VOIR et SAVOIR ce qui se passe dans ces contrées de l'Est de l'Afrique.

G. O.



EN INDOCHINE.

Un Fleuve de Sang (1)

A diverses reprises, nous avons publié dans le « Rouge et Noir » des documents sur la répression effrayante qu'exerce l'impérialisme français en Indochine. Nous avons repris en leur temps des articles d'Andrée Violis et des textes parus dans des quotidiens indochinois.

Les éditions de la « Revue Proletarienne » ont eu l'excellente idée de réunir ces divers documents en une brochure qui est un réquisitoire terrible contre le colonialisme français.

A faire lire par les braves gens qui parlent sérieusement de la France démocratique et pacifiste.

(1) Edit. « La Revue Proletarienne », 54, rue du Château-d'Eau, Paris (Xe). — Prix : 1 franc français.

INSTALLEZ LA T.S.F. CHEZ VOUS
A PEU DE FRAIS...

La Maison E. VAN GUTSEM

96, av. Maréchal Foch Téléphone 15.28.94

Spécialiste de l'installation et de la vente
des appareils de

T. S. F.

vous invite à lui rendre visite
et vous recommande spécialement
un appareil américain de premier ordre

LE SUPERHETERODYNE

Stewart Warner

Demandez une démonstration gratuite

FACILITES DE PAIEMENT

Les journées ouvrières des 9 et 12 février



Le 6 février, une forte poussée humaine ébranlait Paris. Une foule immense était maîtresse du pavé de la capitale et, disait-on, de la France. Avec aisance, cette marée d'hommes avançait, puissante par le nombre, excitée par les dépradations qu'elle commettait, disciplinée par un objectif précis : le Palais Bourbon. Masse amorphe certes, mais menée par des politiciens coupables, exploitée habilement à des fins politiques. La fusillade à la Place de la Concorde, les morts ou blessés qu'on emportait, soudèrent davantage encore les liens qui unissaient ces indignés. Cette foule-là, par son exemple moral, pouvait conduire la France à la pire des aventures. Le fascisme jouait son plus bel atout.

Au lendemain de cette coalition active des groupements de droite, le gouvernement Daladier démissionnait. Honteusement, il fuyait devant une poignée de réactionnaires, alors que la veille il avait obtenu de la Chambre un important vote de confiance.

Car la France réelle était ailleurs. Allait-elle aussi se laisser défaire sans réagir, sans montrer sa force, même divisée ? On pouvait le craindre, car plusieurs groupements communistes avaient participé au coup de main du 6 ; on pouvait l'appréhender à la suite du refus communiste de participer à la mobilisation socialiste du 8 février. On pouvait le redouter encore lorsque le P. C. convoqua les ouvriers à une manifestation anti-fasciste le 9 février, dans la soirée. Malgré les proclamations socialistes et communistes, le front unique de lutte, allait-il échouer une nouvelle fois ?

Dans son livre (1), Marc Bernard nous montre toute la série des appels, des affiches, des propositions, des ordres ouvriers qui fit suite à la journée du 6 février, afin de trouver un terrain d'entente pour l'organisation en commun d'une contre-manifestation de masse. Ne parvenant pas à se mettre d'accord avec le parti communiste par suite de l'inflexibilité de celui-ci, le parti socialiste SFIO, laisse l'initiative à « la vieille C. G. T. » de proclamer la grève générale de 24 heures pour le 12 février et abandonne le projet de la manifestation du 8. Le lendemain, la C. G. T. U. s'associe au mot d'ordre de grève générale, malgré une attaque à fond contre la C. G. T. Bien que branlante, contusionnée, l'unité d'action allait se réaliser.

Le 9 février eut lieu, place de la République, la manifestation communiste. De 7 heures du soir à minuit, de violents combats se déroulèrent entre ouvriers et policiers. « Les brutalités des

(1) Marc Bernard : Les journées ouvrières des 9 et 12 février, éditions Grasset (Les grandes heures).

agents — écrit Bernard — dépassent toute imagination ; ils tombent à une demi-douzaine sur des hommes et même des femmes abattus à coups de matraque et les martèlent de coups de talon. » Avec un courage remarquable, les ouvriers se défendirent de leur mieux durant 5 heures, avec un admirable sens de classe, accomplissant héroïquement leur devoir de révolutionnaires. Comment ne pas souligner, après les révoltants comptes rendus des journaux « que cette foule n'a pas commis le moindre acte de pillage, que pas une boutique n'a souffert, qu'absolument rien n'a été dérobé à la faveur de l'émeute, alors qu'il y avait certainement parmi cette masse un nombre élevé de chômeurs, plongés dans une affreuse misère depuis des mois, voire des années ». Le lendemain on apprit que 6 ouvriers avaient été tués et des centaines blessés plus ou moins grièvement.

X

La préparation de la grève générale se poursuivait activement. Partout en province les masses se groupaient spontanément et clamaient leur haine du fascisme. Dans tous les appels, elles soulignaient que Paris n'est pas la France, que la province veillait et ne permettrait pas qu'on touchât à ses libertés. Le 6 février fut la journée des droites, le 12 février verrait l'union de toutes les forces de gauche !

La grève fut quasi générale. Les journaux ont essayé de l'amoindrir, sous prétexte que plusieurs services publics ont fonctionné. Le Peuple leur répond : « Pour que l'eau, le gaz, l'électricité et le téléphone urbain (automatique) fassent défaut, le sabotage était indispensable. » Mais les chiffres sont éloquentes et montrent le succès de la grève. Pour la région parisienne : dans les P. T. T. 90 % de grévistes ; chez les instituteurs 80 % ; fonctionnaires 70 % ; manufactures de l'Etat 100 % ; livre 100 % ; industrie privée et bâtiment 85 %, dont 75 % dans la métallurgie. « Tout ce qui était entre les mains des travailleurs — écrit encore le Peuple — et qu'ils avaient la possibilité de stopper en se croisant les bras, a été arrêté. »

Aux yeux des gens de bonne foi qui avaient participé aux combats du 6 février, simplement parce que révoltés de l'ampleur de l'affaire Stavisky, la vérité a dû apparaître en pré-

sence de la manifestation ouvrière dirigée contre le scandale financier, mais aussi contre ceux qui l'exploitent à des fins réactionnaires, anti-prolétariennes.

Ce qu'on n'avait plus vu depuis 1920, s'était réalisé : le regroupement des forces ouvrières brisées par les luttes de partis. « Les organisations ouvrières — écrit Marc Bernard — ont retrouvé ce jour-là une unité passagère, chancelante, mais qui a montré d'une façon aveuglante la puissance à laquelle elle atteindrait si elle se réalisait d'une façon durable pour se dresser contre l'ennemi commun. »

L'immense manifestation de Vincennes dans laquelle l'unité d'action a encore joué, groupait dans un même espoir communistes et socialistes. La marée humaine avançait ; composée de 150.000 hommes au moins, elle submergea le Cours de Vincennes et des chants s'élevèrent de partout. Cette masse était prête pour l'action ! « Que n'avons-nous un homme, ou un groupe d'hommes, capables de capter ce fleuve d'énergie, de la transformer en action ! »

Si cette énergie est captée, si on lui donne un sens, un but, la face du monde sera changée...

Aussi, le regard des prolétaires d'Europe est-il dirigé sur la France. Là, sonnera l'instant décisif qui marquera la résurrection ou la défaite du mouvement ouvrier occidental. Marc Bernard ne voit plus qu'une seule chance de salut : « l'unité d'action des diverses fractions du prolétariat de ce pays ».

Le fascisme en France n'a pas encore trouvé son homme. C'est un fascisme d'intellectuels. Le socialisme doit se réorganiser. La masse de Paris, petite bourgeoisie, par suite du glissement des forces ouvrières, résolument révolutionnaires, vers les faubourgs et la banlieue, les éléments inorganisés, hésitants de la province, décideront, suivant la direction qu'ils prendront « du sort de la politique française pour plusieurs années ».

Le moment n'est plus aux vaines tergiversations. Des actes ! Des actes ! Mac Bernard garde l'espoir de voir l'unité du prolétariat se réaliser afin de redonner à la classe ouvrière la vigueur dont elle a besoin.

« D'ailleurs, écrit-il, chaque fois que le parti communiste et le parti socialiste s'uniront pour agir, il est hors de doute que, soit à Paris, soit en province, ils formeront une puissance dont on viendra difficilement à bout, fût-ce par la plus extrême des violences, car ils entraîneront en dehors de leurs propres forces et de celles qui leur sont soumises, un tel élan révolutionnaire que je ne vois aucun obstacle qu'ils ne puissent briser le jour où ils se décideraient à user de toutes les armes qu'ils ont en leur pouvoir. »

Sadi de GORTER.

L'idée fixe

PAR PAUL VALÉRY

(N. R. F., éd.).

« Ce que je vois m'aveugle, dit M. Teste (1). Ce que j'entends m'assourdit. Ce en quoi je sais, cela me rend ignorant. J'ignore en tant et pour autant que je sais... La connaissance comme un nuage sur l'être ; le monde brillant comme taie et opacité. » Et il ajoute : « Otez toute chose que j'y voie ».

C'est en effet « toute chose » qui gêne Monsieur Teste, arrêtant son regard, le fixant, alors qu'il ne saurait se plaire que dans le monde où il se meut avec le plus d'aisance, — celui de l'inconditionné, de l'indéfiniment possible.

La pensée de Monsieur Teste ne saurait se satisfaire que d'une liberté absolue, laquelle, ô dérision, tend à se confondre avec la soumission absolue à elle-même ou à son objet. Il ne lui restera dès lors qu'à supprimer l'objet, à devenir elle-même son propre objet, — et nous aboutissons à l'onanisme cérébral de la Soirée avec Monsieur Teste ou de l'idée fixe.

Ce n'est pas tout à fait par hasard, sans doute, que ce dernier livre est dédié « à tous les amis que compte l'auteur dans le corps médical ». Son personnage central (2) est bien un malade, en effet, — un malade non de l'idée fixe, qu'il nie (p. 30, sqq.), mais d'une pensée réellement douloureuse, allant de la rationalisation simple à la monomanie caractérisée. « Votre cerveau, dit-il quelque part à son interlocuteur (un médecin), est un bouillon de culture pour points d'interrogation... En monomanie qui se respecte, Monsieur Teste se doit de décéder chez les autres son propre mal, cette manière de cancer de la déduction à vide qui le mène à l'extrême limite de la lucidité et du... gâtisme le plus net (soyons précis !).

Or, je soupçonne fort M. Paul Valéry de témoigner en même

(1) Je pense que si l'on demandait à Valéry celui de ses livres qu'il aime le plus — ou le moins, — il citerait la « Soirée avec M. Teste », — celui où, sans doute, il est le plus « lui-même ».

(2) Edmond Teste.

Maison du livre belge

12, RUE DES COLONIES, 12, BRUXELLES
Téléphone 12.46.58 — C.C.P. 1083.92

Lisez
Magie du Capitalisme
par A.-C. AYGUESPARSE
PRIX : 10 Francs.

Le Plan du Travail
Plan économique pour la Belgique
par Henri DE MAN
PRIX : 5 Francs.

temps que de l'hyper-conscience d'Edmond Teste, d'un sens critique dont on s'imaginerait aisément que celui-ci puisse être dépourvu.

Dès lors, certaines démarches de son activité littéraire, — et je pense à *L'idée fixe*, objet de ces remarques —, pourraient bien n'être l'expression que d'un désir de jeu le plus gratuit, le plus dépourvu de ces mobiles obscurs qui font du joueur ordinaire l'être le plus passionnant qui soit.

Et j'ai peur de voir dans les manifestations d'une pensée dont l'acuité ne saurait échapper à personne, une agitation vaine, un dilettantisme suprême, absurde, indéfendable.

Monsieur Teste, victime de son démon intérieur (ce cancer de la conscience qui le ronge), est un malade.

Lucide et libre, serait-il un fumiste ?

Gaston DERYCKE.

LES REVUES

PERSPECTIVES.

Poursuit la publication des ses très intéressants cahiers consacrés aux phénomènes politiques et sociaux essentiels de ces temps. Nous avons déjà indiqué dans quel esprit d'objectivité ces cahiers, qui paraissent sous la direction d'Henri Guilbeaux, sont rédigés.

Après la brochure consacrée au communisme, voici que viennent d'être éditées celles traitant du Fascisme et du National-Socialisme. On y retrouve les documents essentiels relatifs à ces mouvements : principes, programmes, dates marquantes de l'évolution du parti et commentaires.

Lorsque la série des dix cahiers aura paru, l'ensemble constituera une documentation de premier ordre qui intéressera particulièrement ceux qui ne peuvent songer à acheter quantité de livres.

La série des cinq cahiers parus peut s'obtenir chez Mignolet et Storz, 2, rue Fléchier, à Paris, au prix de 15 francs français.

LA REVUE PROLETARIENNE.

Une étude fouillée de Ricardo Boatti sur la situation de la classe ouvrière en Italie et la duperie des lois sociales fascistes. Un article de Louzon qui se pose la question : à savoir si le capitalisme entraîne le prolétariat dans sa décomposition. Chambelland poursuit son enquête sur la grève de Verviers.

Annuaire des poètes

M. Dominique Boiziau va faire paraître prochainement la 2^e édition de l'Annuaire des poètes.

Conçue sur le même plan que l'édition 1933 qui ne comportait pas moins de 300 pages et groupait 3.000 adresses, l'édition 1934 sera améliorée et augmentée.

Les poètes, les critiques littéraires, les présidents d'associations, les directeurs de journaux et revues, les organisations de concours et prix littéraires désireux d'y figurer sont priés d'écrire pour tous renseignements à M. Dominique Boiziau, 31, boulevard Bonne-Nouvelle, à Paris (2^e).

let : ce pouvoir paradoxal de donner vie aux être irréels et de rendre incertaines les choses les plus sûres, cette dureté dans l'introspection, cette cruauté, — je serais tenté d'écrire : ce sadisme, — à l'égard du monde.

Je ne ferais que deux reproches à ce livre. Le premier a trait au style et je l'aurais tu si réellement au cours de ma lecture, je ne m'étais trouvé si souvent et si fortement irrité. Je ne peux pardonner à Robert Poulet, alors que le charme va opérer, que l'on va être pris, que l'on croit presque à son personnage, ces négligences, ces clichés, ces impropriétés criantes, ces fautes de syntaxe qui font comme autant de chocs qui vous ramènent à votre condition de lecteur. Rien que dans les cinq ou six premières pages, Robert Poulet prend « palmarès » pour classement, il attribue au coiffeur, une « officine », il découvre une vitrine « ocellée », il demande des pelotons de « laine assortie », il écrit froidement : l'attention tendue vers mes organes », ou encore : « la

gorge seulement éraillée par la commande anticipée à la mercière » ; que sais-je ? Et, hélas ! cela continue pendant trois cents pages.

Le second reproche est plus grave. Il touche à la démarche même de Robert Poulet.

Robert Poulet me fait penser à ces surréalistes dont il parle dans sa préface, dont « les uns ressemblent à ces Vénitiens qui prétendaient avoir visité le Grand Khan ; la preuve, c'est qu'ils parlaient, place Saint-Marc, un jargon qui avait bien l'air d'être scythe ».

En effet, on a le sentiment que ce récit de poète, celui qui le fait est un homme surtout intelligent. Ceux-là seuls pourront s'y tromper qui ne sont point familiers avec le vertige intérieur. A aucun moment, il n'y a ici un vrai délire, une prise directe sur le subconscient ; mais une tentative d'imaginer la vie subconsciente, pratiquée par quelqu'un qui est rompu aux gymnastiques de l'analyse. Robert Poulet, cela éclate, ne traduit point des états éprouvés et vécus, comme par exemple le

faisaient Breton dans *Nadja*, Aragon dans *Anicet*, mais il essaye d'imaginer de tels états.

Il y réussit souvent, je m'empresse de le dire. Et souvent, par le jeu de son intelligence particulièrement déliée, on a l'impression que ces états sont vraiment atteints en profondeur. Mais aussitôt, on se retrouve devant une artificielle gratuité, des phantasmes sortis tout armés du raisonnement, et qui parlent comme des livres.

On peut trouver d'ailleurs un tel procédé aussi valable que celui d'un inspiré authentique, qui se laisse aller à son démon. Et il ne faut point se dissimuler que le grand public trouve ces distinctions bien subtiles.

Une femme mariée a rêvé pendant trois ans, à un jeune homme rencontré un soir dans une fête et reparti aux Colonies. Il va revenir. Elle se rend compte de tout ce qui lui a manqué dans sa vie, pressent l'amour, se promet de se donner à lui.

C'est sur ce thème tenu, que Monsieur René Golstein a écrit son dernier livre, *Prélude à*

l'amour.

Nouvelle plutôt que roman, j'y vois le prototype même du récit français. Et l'on devine ce que cela comporte pour moi, d'éloges et de réserves.

De réserves d'abord.

Que La Princesse de Clèves soit un chef-d'œuvre immortel ; que dans cette filière, des œuvres dures et denses aient été écrites, jusqu'à l'inoubliable *Bal du Comte d'Orgel*, de Raymond Radiguet, nul moins que moi ne le contestera.

Une analyse précise et minutieuse ; des personnages au contour nettement cerné ; une présentation des événements, des gestes, qui ne laisse prise à aucune hésitation ; ce procédé par lequel le conteur présente au lecteur des personnages complets, compris d'avance par lui, en disant : c'est cela. De paysages, guère. D'atmosphères, à peine. Cela échappe à l'intelligence, donc c'est exclu.

Soit. Je pense pour ma part à ce que, d'un tel sujet, eût fait un Proust ; ou mieux encore, ces Anglais, écrivains moins grands que se sont donnés d'analyser les

mouvements secrets de l'âme, une Virginia Woolf, par exemple. Le monologue intérieur se serait mêlé aux phantasmes de la vie, aux rayons de soleil, à l'ombre, aux bouffées de vent.

Mais j'ai plaisir à le dire, René Golstein prisonnier d'une conception sévère et, me semble-t-il, dépassée, va aussi loin que cette conception lui permet d'aller, dans la compréhension des âmes.

Il y a beaucoup d'humanité dans cette petite Marthe, une humanité commune, universelle. Et très souvent, on a le sentiment qu'elle n'est pas, non, une petite bourgeoise de Sanary, mais l'incarnation d'une certaine sorte de misère féminine. Il y a beaucoup d'humanité aussi dans ce Philippe, un monsieur Borary qui ne serait pas borné, qui aurait même de la distinction, qui irait jusqu'à pressentir le drame dont il est le triste acteur.

Quant au style, je ne suis pas sûr que dans un souci de clarté et d'aisance qui ne va pas sans danger, l'auteur ne se prive de nombreuses ressources. C'est

ainsi qu'il semble dédaigner résolument la forme subjonctive si riche en nuances, en inflexions, en prolongements. Mais ceci dit, je me plais à louer sa langue souvent très pure et toujours très rigoureuse.

Livre grave, mesuré, limpide qui signale un vrai romancier.

Le cadre de cette chronique ne me permet pas toujours comme je le voudrais, de parler de certains livres qui, par leurs qualités, forcent mon attention.

Mon ami de Gorter dira d'autre part, tout le bien qu'il pense du dernier roman de Monsieur Ege Tilms : *Hodomer*.

Un sujet étrange et ingénieux, une composition adroite qui répartit judicieusement ombre et lumière et à chaque page, capte l'attention, un style clair et agile.

Ce livre dans lequel on a tort peut-être de ne voir qu'un roman d'aventure, est incontestablement une réussite. L'esprit de Wells et du Voltaire du Huron se trouvent ici curieusement mêlés et de manière toute personnelle. Charles PLISNIER.

BRUXELLES et son Palais Mondial

(suite de la 1^{re} page.)

Mais voici

PAUL OTLET...

Un grand vieillard, dont l'énergie se lit dans les yeux, gestes vifs, larges, cordiaux. Il est de la race de ces réalisateurs qui, ayant lancé une idée, la poursuivent avec persévérance, s'y consacrent corps et âme et luttent, pour elle, contre l'indifférence ou l'inertie de ceux qui devraient être ses collaborateurs — et contre le formalisme des officialités à qui il impose toutefois le respect par sa force de travail prodigieuse, mal soutenue matériellement (les « fonds » allant à des œuvres moins nécessaires et même inutiles).

— Ce local officiel qui nous abrite, me dit Paul Otlet, nous voulons le rendre universel, par la réalisation complète du Palais Mondial. Il s'est trouvé un gouvernement qui a cru que ces salles pouvaient servir à des entreprises commerciales et qui nous a expulsés d'ici. Mais ce que nous avons réuni dans ce Palais ne peut plus être relégué dans des greniers ou jeté à la rue. Nous avons avec nous l'autorité morale des centaines d'associations réunies... Vous avez vu la bibliothèque, avec sa bibliographie et son encyclopédie documentaire. C'est le noyau d'une bibliothèque mondiale. D'autre part, les congrès des Associations internationales m'ont amené à envisager le projet d'une

UNIVERSITE MONDIALE

qui soit en liaison avec toutes les universités nationales. Il existe actuellement 200 universités, avec au moins 25,000 professeurs et un demi-million d'étudiants. On doit unifier ces foyers de la science, laquelle, dans son essence, est surnationale. L'Université Mondiale aura pour but d'associer toutes les universités nationales en une institution de haute culture universitaire. Un certain nombre d'étudiants pourront compléter leurs études dans cette Université Mondiale et s'y initier aux aspects internationaux des grands problèmes, au moyen d'études comparatives. Par l'organisation de conférences et de cours annuels qui seraient tenus par des professeurs de toutes les universités, on pourra faire connaître les résultats généraux obtenus dans tous les domaines scientifiques — et aussi les institutions et les civilisations locales. J'ai réussi à poser les bases de cette Université en 1920. Jusqu'à présent, j'ai obtenu l'adhésion de 18 universités et de 352 professeurs de 23 pays. Dans la dernière session d'été, une centaine de conférences ont été faites par 70 professeurs.

Paul Otlet me donne une brochure contenant les sujets des conférences. Toutes concernent des questions de science pure et de science appliquée. Pendant que je lis, il prépare son courrier : sa table est couverte de dossiers et d'imprimés. Je me souviens que les lettres reçues de lui portaient des numéros d'ordre au-dessus de dix mille... Toutes étaient écrites par cette même main noueuse, mais fébrile, infatigable.

— Je vais vous montrer maintenant le

MUSEE MONDIAL.

Son but est de visualiser les éléments de la culture universelle. Il doit être l'expression intégrale des activités et des réalités indiquées par la bibliographie et l'encyclopédie de la Bibliothèque Mondiale ; il doit être l'image synthétique des problèmes qui préoccupent l'Union des Associations Internationales et qui sont exposés aux cours de l'Université Mondiale. Ce musée est l'esquisse de ce MUNDANEUM où s'harmonisent tous les organismes internationaux. C'est l'instrument intellectuel le plus efficace pour les grandes réalisations communes des hommes...

Et Paul Otlet me conduit à travers le Musée, en m'expliquant dans chaque salle son plan d'organisation. Le Musée Mondial est divisé en trois séries de sections. Dans les sections nationales ou géographiques, sont représentés les aspects de la vie de chaque nation, les caractéristiques de son territoire et de sa population, son économie, sa culture, dans des tableaux sommaires, des diagrammes et des statistiques, la politique dans ses figures dominantes. Les sections historiques sont la synthèse de l'histoire universelle depuis les époques les plus lointaines, dans un enchaînement des grands faits qui composent la destinée de l'humanité. Evolution des peuples et des races — mais aussi celle des idées, des mœurs, des formes sociales et des civilisations. Les sections scientifiques représentent le cycle des sciences et des activités pratiques, leur développement historique et les réalisations modernes. Ici se trouvent exposés tous les éléments qui ont une importance humaine et mondiale. De leur ensemble doivent ressortir les corrélations, les influences réciproques entre ces trois termes : la Nature, l'Homme, la Société, unifiés dans la vie de l'univers...



J'ai parcouru les 65 salles de ce musée, dont les collections comprennent 30,000 pièces réunies par les soins des Associations Internationales et des gouvernements de 13 pays. Ce sont des contributions en nature, car les fonds des Etats sont insuffisants pour leurs propres besoins égoïstes, pour les parasites du patriotisme... Dans une salle au plafond vitré, je mis le pied dans une flaque d'eau. La pluie y avait pénétré par quelques carreaux cassés. Otlet hausse les épaules :

— Je ne dirai pas que cette avarice envers nous, déshonore ; une avarice qui n'a même pas l'excuse d'autres économies rigoureuses ! Il se trouvera à la fin quelques hommes généreux pour nous donner les moyens d'abriter nos collections dans un palais digne de leur but. Pas de philanthropie, mais une conscience active ! Si, en vingt ans, j'ai pu réunir tout seul et par suite de pressants appels, ces dizaines de milliers de pièces ordonnées et conservées par quelques amis constants, je pense que les Associations Internationales à qui reviendra ce Musée auront des possibilités plus grandes — et, au lieu d'images et de dessins, nous aurons les objets réels qu'ils représentent...

Cependant, la surprise et l'admiration me bouleversaient. Cet homme a voulu soulever tout seul une montagne et il ne s'est pas enseveli sous son poids... Et me tenant pas le bras, il me conduisait de son pas pressé (car la nuit approchait et l'électricité ne fonctionnait pas) d'une pièce dans une autre, en m'expliquant la signification de chacune des collections. J'ai vu les premières armes de l'homme — mais aussi les images des machines de destruction modernes. J'ai vu le tableau des plus anciens alphabets — mais aussi les premiers modèles des machines à imprimer et à écrire. J'ai vu le schéma des pyramides égyptiennes — et aussi les moteurs qui centuplent les énergies, en fouillant les entrailles des Alpes et en portant les transatlantiques. Et j'ai suivi dans des in-folio, des parchemins et des traités, dans des symboles religieux et des diagrammes scientifiques, l'évolution d'une idée, l'ascension d'une croyance, le triomphe d'une vérité...

— Ce Mundaneum, réalisé dans une forme embryonnaire, mais conçu sur un plan intégral, est un résumé de l'univers ajouta le vieil idéaliste. Par sa puissante unité, il facilitera et accélérera l'évolution de l'humanité vers un stade supérieur. Par l'écrit et l'image, par des expositions et des conférences, il doit montrer comment les hommes se sont élevés depuis leurs humbles débuts jusqu'à leurs réalisations géniales, à leurs saints et à leurs héros...

— Voici ce que nous pouvons apprendre dans ce Mundaneum : comment notre planète a été découverte, comment l'homme a peu à peu conquis les forces de la nature. Comment se sont élevés les villages et les villes, les races, les nations et les civilisations sur cette terre qui aura bientôt deux milliards d'hommes. Ici, nous apprenons encore que l'humanité est comme un seul homme qui vit continuellement, étudie et crée sans cesse. Petit à petit, le temps et l'espace sont vaincus. Les idées et les activités s'enchaînent, les influences se propagent vers les quatre points cardinaux... Il existe une pensée collective faite de toutes les pensées particulières, une activité générale qui rythme les activités spéciales. Devant le Travail et la Science, la famine et les épidémies reculent et aujourd'hui, devant la Paix qui s'organise, la Guerre va disparaître dans les cavernes des mauvais souvenirs... Ici, nous voyons que l'esprit domine de plus en plus la matière et que la destinée de l'homme est subordonnée à ses idéaux qui, siècle par siècle, s'incorporent dans des génies et des institutions. La Foi, l'Espérance, la Charité, la Vérité, la Beauté, la Bonté, la Justice, la Fraternité et la Liberté ne resteront pas toujours des mots consolatoires, elles deviendront des réalités ressenties par tous. Car la Terre est désormais un domaine collectif des hommes, lesquels, par des efforts coordonnés, ont le devoir de la transformer en une terre d'abondance et de joie pour tous...

De retour dans le bureau éclairé, je vis sur la figure du vieillard des reflets de la foi.

— Ce Mundaneum, continua Paul Otlet, n'est toutefois qu'une pauvre esquisse par rapport à mon rêve qui est de créer une

CITE MONDIALE.

Sur un point déterminé du globe, elle devra s'élever comme un fruit suprême de l'univers. Ce sera l'endroit sacré où les grandes idées et les nobles activités

seront conçues et harmonisées. Elle contiendra le trésor formé par les œuvres de la Science, de l'Art et de l'organisation universelle — en témoignage permanent de la grande épopée que l'humanité a vécue ou qu'elle vivra au long des siècles à venir... J'espère que l'Union des Associations Internationales provoquera un mouvement puissant pour la réalisation de la Cité Mondiale sur un terrain de quelques centaines d'hectares et qui bénéficiera d'une exterritorialité collective. D'ailleurs, le problème d'un terrain ayant cette destination s'est déjà posé à Genève, et il existe même un litige à ce sujet entre la France et la Suisse. La Société des Nations est encore dominée par les contingences politiques et elle ne reconnaît que fort difficilement et partiellement une idée supérieure. Certaines de nos réalisations sont mises sous la protection de la S.D.N. — mais il faut bien dire que la Commission pour la Coopération intellectuelle, par exemple, est due à l'initiative de l'Union des Associations Internationales... Officiellement, le projet de la Cité Mondiale, qui est apolitique, surnationale, n'a pas encore été reconnu. Mais qu'elle doive être édifée à Genève ou ailleurs, cette Cité existe, rudimentaire encore, ici, dans ce Palais Mondial de la capitale belge.

Je sortis avec Paul Otlet. Bureaux et couloirs tout sombres — et, dehors, une pluie froide que le vent faisait tourbillonner. Mais l'animateur au cœur jeune, le penseur pour qui l'idée doit se traduire en action, continuait à esquisser le plan de la Cité Mondiale :

— Le terrain choisi sera un parc international divisé en deux : une partie pour les institutions de la Cité, l'autre pour des habitations et des résidences. Au centre, un palais pour le Mundaneum, organisé suivant le système adopté pour le Palais Mondial, et autour de cet édifice, chaque nation aura son pavillon, chaque science, chaque art, chaque technique aura son foyer, chaque époque de l'évolution historique sera reconstituée dans son essence. La Cité sera ainsi comme un organisme. Le plan doit être conçu dans son unité totale, assez souple pour s'adapter aux développements futurs, mais assez stable pour canaliser tous les efforts, pour encadrer les bâtiments qui seraient élevés, les collections qui seraient complétées. La Cité Mondiale sera un mémorial du présent, un symbole de l'unité et de l'entente entre les peuples et, en même temps, un instrument pratique digne des grandes œuvres élevées par la solidarité des hommes. Cette solidarité, actuellement forcée, deviendra une chose concertée, librement voulue et librement acceptée...

Et me serrant la main, au départ, Paul Otlet accentua, comme pour répondre à l'ombre d'un doute qu'il croyait lire dans mon sourire :

— Oui, c'est maintenant, malgré toutes les difficultés, le moment le plus favorable. Il est plus facile maintenant de centraliser toutes les entreprises internationales particulières. Demain, elles seront si nombreuses et dispersées dans des endroits tellement différents que leur coopération sera plus lente et, de les réunir, plus coûteux... Que cette Cité peut être réalisée, je pense que vous vous en êtes convaincu, là-bas, au Palais Mondial, dont le plafond abîmé laisse passer la pluie...

Cependant, la figure d'Otlet est seraine, indulgente :

— Pour mener tout cela à bonne fin, il suffit d'une poignée d'hommes éclairés, enthousiastes et décidés...

Comment pourrais-je douter du triomphe d'une idée que, dans mes pérégrinations, j'ai senti palpiter dans tant de cœurs, dans tant de consciences ? Paul Otlet a commencé à la transplanter en terre ferme. Encore chétive, l'idée a pris racine. Elle poussera et donnera ses fruits sous un soleil plus généreux.

Eugen RELGIS.

Club de l'Ecran

MARDI 12 JUIN,
à 20 h.30

au Cinéma ANNEESSENS
Place Annensens

le réalisateur YOUTKEVITCH
présentera quelques œuvres récentes
révélatrices des
nouvelles tendances
du cinéma soviétique
notamment

ANKARA

CŒUR DE LA TURQUIE

de YOUTKEVITCH
et des fragments importants de
CONTREPLAN
de YOUTKEVITCH
L'ORAGE
de PETROF.

STUDIO

PALAIS DES BEAUX-ARTS

23, rue Ravenstein

Le film que l'on croyait
irréalisable

L'Homme Invisible

Assistez aux matinées,

le soir, vous n'aurez pas de place.

Permanent de 2 h. à minuit.

COLISEUM

A partir de vendredi :

Un nouveau chef-d'œuvre d'ERNST LUBITSCH Sérénade à Trois

avec

FREDRIC MARCH
GARY COOPER
MIRIAM HOPKINS

C'est un film
PARAMOUNT

L'OS A MOELLE

Groupeement de Dessinateurs

Satiristes

organise son

PREMIER

SALON ANNUEL

du 9 au 27 juin 1934

à la GALERIE BREUGHEL

13, boulevard du Régent

(PORTE DE NAMUR)

à Bruxelles.

Les échanges sont admis.

Toute correspondance relative au Premier salon de l'OS A MOELLE doit être adressée à Paul BAR, 22, rue Le Tilien, à Bruxelles.

Chemins de fer du Nord français

BILLETS DE FAMILLE.

Il est rappelé aux familles comprenant 3 membres ou plus, voyageant ensemble, qu'elles peuvent utiliser lors de leurs voyages en France, le billet d'aller et retour, dit de « famille », accordant des réductions très appréciables : 25 % pour la 2^{me} personne ; 50 % pour la 3^{me} personne ; 75 % pour la 4^{me} personne et chacune des suivantes.

Sur le billet collectif peuvent figurer : le Chef de famille et sa femme, les ascendants du Chef de famille et ceux de sa femme, leurs enfants non mariés, leurs enfants mariés et les conjoints de ces derniers, leurs petits-enfants non mariés.

De plus, si trois personnes au minimum voyagent ensemble à l'aller et au retour, sans que ces personnes soient les mêmes à l'aller qu'au retour, on pourra obtenir, en même temps que le billet de famille, moyennant un très léger supplément de prix, des billets individuels pour les autres membres de la famille, voire aussi une carte d'identité pour le Chef de famille, lui permettant de circuler à 50 % de réduction, pendant toute la durée du séjour de la famille en France, entre la gare frontière française et le lieu de séjour.

Pour renseignements, délivrance des billets, location des places, consulter les Agences de voyages ou les bureaux communs des Chemins de fer français, 25, boulevard Ad. Max, à Bruxelles (Téléphone : 16 61 57) ; 10, boulevard de la Sauvenière, à Liège.

LISEZ :

L'Internationale des Charognards

Prix : 2,50 fr.
Par 10 exemplaires,
pour la propagande :
2 fr.
C. C. P. : 2883,74.

A la ligue des droits de l'homme

CONFERENCE
par MM. BASCH et FROT

Samedi 9 juin, à 20 h. 30, dans la grande Salle du Palais des Beaux-Arts, M. Victor Basch, professeur à la Sorbonne et Président de la Ligue française des Droits de l'Homme, et M. Frot, député, ancien ministre, français de l'Intérieur, parleront sur ce sujet : « Démocratie et Fascisme ».

Il s'agira d'une mise au point en réponse à diverses conférences récentes, au sujet des événements de Paris et Vienne.

Prix des places : 10 et 20 fr. Location ouverte au Palais des Beaux-Arts.

LE CINÉMA

L'esprit des films

LE SCANDALE.

Un film interprété par Mme Gaby Morlay et M. Henri Rollan (lequel semble avoir pris la succession définitive du caduc Victor Francen) se passe de tout commentaire. Ceux qui le vont voir savent ce qui les attend, et s'en satisfont. Les autres s'en f... Et j'ai bien peur, en fin de compte, que ce soient ces derniers qui aient raison.

L'HOTEL DU LIBRE-ECHANGE.

Le plus boulevardier des vaudevilles français, revu et corrigé par d'ex-surréalistes (J. et P. Prévert) passés au service du cinéma français, réalisé par l'auteur de « Lac-aux-Dames » et interprété par des acteurs dont plusieurs ont un sens suffisant du comique pour conférer quelque saveur à ces pitreries (l'on regrette, entre autres, de ne pas voir utiliser davantage l'amusant Fernandel).

Un film 100% commercial sans être écœurant, ce qui est déjà un record.

VOILA MONTMARTRE.

Les meilleurs chansonniers de Montmartre, souvent drôles à la scène, sont à l'écran mornes et sans esprit. Ce film trop long et sans intérêt nous en donne une nouvelle confirmation.

NANA.

Il ne reste évidemment que fort peu de choses du roman de Zola, et personne

ne songe à s'en plaindre, étant donné qu'Anna Sten, qui est jeune et capiteuse, retient suffisamment l'attention des spectateurs venus exprès pour l'applaudir.

Ce film a, par ailleurs, le mérite de n'être pas doublé, ce qui nous incite toujours à une certaine indulgence.

L'ONCLE DE PEKIN.

Il y a des gens qui aiment Armand Bernard (ce qui, à tout prendre, est moins condamnable que d'applaudir MM. Henry Garat ou Victor Francen, ces artistes-sic). Ceux-là trouveront au spectacle de l'« Oncle de Pékin » un compte qu'y chercheraient en vain le cinéma et l'esprit. Mais le cinéma et l'esprit, chacun sait qu'en 1934 ils n'ont que peu à faire ensemble.

LA RUE SANS NOM.

Un bon film, et qui évite de justesse, mais avec talent, l'écueil du « populisme » le plus terne. L'on ne sait trop si le mérite en revient à Marcel Aymé, auteur du roman qui inspira ce film, au réalisateur de celui-ci, Pierre Chenal, à ses interprètes (surtout Constant Remy, Galerio et Azais) ou à tous ensemble ; mais, de toute façon, la réussite est incontestable.

Une bonne leçon aux producteurs et aux cinéastes (qu'ils disent) français.

SPECTATOR.

La vie de l'écran

A PROPOS DE « LILIOM ».

Il est amusant de constater que la version présentée à Bruxelles du film de Fritz Lang, et qui est le résultat d'un tripotage absurde, est nettement différente de celle projetée à Paris. Dans celle-ci, c'était après sa mort que nous suivions Liliom au ciel, que nous assistions à son interrogatoire par le commissaire de Dieu, pour le voir, seize ans plus tard, redescendre un jour sur la terre afin d'y rencontrer sa propre fille.

Or, il paraît que cette évocation de la vie d'outre-tombe était anticommerciale. Si bien que les producteurs du film ont intercalé toute la seconde partie de l'œuvre entre le suicide de Liliom et sa mort véritable, la présentant donc comme un délire d'agonisant. Il n'y est, bien entendu, plus question du retour de Liliom sur la

terre.

Curieuses mœurs, et qui sont révélatrices de l'état d'esprit qui préside aux destinées du « septième art ».

SCANDALES POLICIERS.

Illustrant à merveille certaines questions toujours à l'ordre du jour, il est projeté cette semaine à Bruxelles (au cinéma Palladium), un film des plus sympathiques : il s'agit de « Afraid to talk » (en français : « Scandales policiers »), de Edward L. Cahn, où sont mis à jour, avec une belle franchise, les tripotages, la corruption, les canailleries et l'odieuse brutalité de la police. Le film, étant américain, se déroule en Amérique.

Nous pensons qu'il n'y aurait aucun inconvénient à ce que son action se situe dans n'importe quel autre pays du monde.

G. D.

A PROPOS DE

L'Homme Invisible

D'une conférence faite par James Whale, le metteur en scène du film célèbre « L'Homme Invisible », à la B.B.C. de Londres, nous extrayons le passage suivant :

Depuis quatre ans, je dirige des films à Hollywood, dont beaucoup furent de gros succès, tels que « Journey's End », « Old Dark House », « Frankenstein », mais ma plus grande ambition est « L'Homme Invisible ».

J'étais hanté nuit et jour et, bien souvent, j'exprimais le désir de trouver la

avoir passé par une magie fascinante, l'homme lui-même devint entièrement invisible mais ses actes et faits furent parfaitement reproduits comme s'ils étaient l'œuvre d'un personnage mythique.

Inutile d'ajouter qu'il s'agissait d'un travail délicat et minutieux afin de créer l'atmosphère d'invisibilité. Après six mois d'une expérience assidue, la première scène fut projetée à l'écran... J'étais stupéfait et je m'imaginais que nous avions créé un homme « invisible »... J'eus le frisson et j'éprouvai une émotion telle que Wells lui-même en aura ressenti une en



Sur les traces de l'Homme Invisible...

formule de Wells pour me rendre moi-même invisible afin de pouvoir m'échapper et me moquer des gens qui seraient à ma poursuite.

Le roman fut écrit il y a trente-sept ans et appartient à la catégorie des œuvres classiques. Vous savez peut-être qu'il relate les expériences d'un jeune physicien qui découvre la formule de l'invisibilité et la pratique sur sa propre personne.

Par le truquage du cinéma, nous avons pu exposer à la caméra un homme réel, agissant sous nos yeux sans être photographié lui-même, de sorte que lorsque le film fut développé finalement, après

créant son personnage mystérieux. Les effets de l'invisibilité sont extrêmement curieux et même ont un sens très comique... Tous avaient le sourire et les demandes affluaient pour savoir par quel procédé le film avait été réalisé.

Un homme invisible paraît l'irréalisable, mais nous ne sommes pas plus loin de cette découverte que de l'invention de la T.S.F. il y a quelques années.

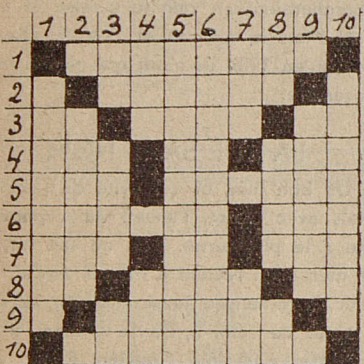
Je ne désire pas vous halluciner mais... soyez sur vos gardes... l'homme invisible vous observe peut-être en ce moment !

James WHALE.

le ROUGE et le NOIR

Les mots croisés du Rouge et Noir

PROBLEME No 7.



HORIZONTALEMENT :

1. On en employa beaucoup pendant la guerre. 2. Sont nombreux à Genève. 3. Du gascon — Capitale européenne — Saint. 4. Se rendra — Possessif — Pièce de bois. 5. Premier mot d'une célèbre parole de Salomon — Roosevelt le fait. 6. Le « Rouge et Noir » le fait en permanence — Titre d'un livre de Giovanni Papini. 7. Spécialité de Léon Treich — Mesure — Lettre grecque. 8. Dans ras — Termes — Conjonction. 9. A l'aube. 10. Boudier à la tâche.

VERTICALEMENT :

1. Le nain de Lorraine, selon un ardent polémiste. 2. Faisons-le non seulement sur les toits. 3. Monnaie romaine — Le général Mentchikoff y fut battu — Soleil. 4. Fleuve d'Espagne — Juridiction. 5. Beaucoup disent qu'Hitler l'a fait du Reich. 6. Fleurs. 7. Prénom masculin — Adjectif possessif. 8. S'inscrit sur certain diplômes — Rend respectables certains qui ne le seraient pas sans elle — Pronom. 9. On le fait sur les talons. 10. Les politiciens s'honorent parfois de l'être.

SOLUTION DU PROBLEME No 6.

HORIZONTALEMENT :

1. DOUMERGUE. 2. NA (Nana) - RUTS. 3. MAIRE. 4. IRRESOLUE. 5. NI - IL. 6. AMMAN - ALI. 7. TA - GO. 8. MERIMEE. 9. ORA - ET. 10. NERI - OS. 11. SACRIFICE.

VERTICALEMENT :

1. DOMINATIONS. 2. ARIMA - REA. 3. UNIR - MARC. 4. MARECAGE - IR. 5. ES - NORD. 6. RR (Romain Rolland) - OI - AF (Action Française). 7. GUILLAUME. 8. UT - ETOC. 9. ESSENINE - SE.

A.-H. BOLYN, 75, rue Van Aa, XL.

Le Palais Mondial est fermé au public !

(suite de la 1^{re} page.)

On comprend maintenant comment devant le musée de M. Capart qui ne compte pas, les millions, on s'écrie : « Comme c'est bien ! », alors que dans le musée de Paul Otlet qui n'a pour lui que sa science et son audace, on s'écrie : « Comme c'est pauvre ! » Or, nul ne l'a jamais contesté que le Palais Mondial fût insuffisant. Mais comment veut-on qu'il en soit autrement quand on refuse à Paul Otlet les moyens de réaliser son œuvre, quand les pouvoirs publics, confondus de cette idée trop grande pour eux, font tout pour la détruire et quand aussi la presse de ce pays, éternellement déficiente, a attendu que le Palais Mondial soit clôturé pour informer ses lecteurs qu'il existait un Palais Mondial !

Ainsi, ce qu'ignoraient les Belges, l'étranger le savait : la presse étrangère a parlé du Palais Mondial, les voyageurs étrangers l'ont visité attentivement et l'article que nous publions ailleurs, de l'écrivain roumain Eugen Relgis, en est un témoignage.

XXX

Et que va faire maintenant Paul Otlet? Chassé de son musée et pour la deuxième fois, va-t-il abandonner la lutte? Non sans doute, car il est des hommes qui ne faiblissent pas. Nous l'avons vu, devant ses portes barricadées, tout frémissant d'une juste colère, grandi encore par cette nouvelle adversité, nous l'avons vu plus jeune et plus ardent que jamais, ce vieillard magnifique dont on attendait l'œuvre de trente années. Nous l'avons vu dresser les bras au ciel, narguer le mauvais vent et dire avec une foi inébranlable : « Mais nous irons ailleurs et nous recommencerons ! »

Puisse-t-il y parvenir et qu'un jour s'élève, autre part qu'en ce pays indigne, l'œuvre mondiale qu'a pensée un homme trop grand pour notre ciel! Ce sera justice.

Comme il sera juste aussi, qu'un jour nous nous dressions contre les ignorants, commis de la bêtise, qui prennent de tels édits. Lors nous frapperons au visage. A moins qu'épouvantés, ils ne prennent la fuite, ne laissant à nos traits qu'une fugitive cible : ce qui leur tient d'esprit.

Mais nous frapperons quand même.

Parce que, pour cette espèce de gens, ce visage-là vaut l'autre!

Pierre FONTAINE

Séance du 30 mai

Les dessous de la police et l'affaire Angerhausen

L'idée n'était point mauvaise de consacrer un débat à l'affaire Angerhausen au moment même où se déroule le procès des policiers prévaricateurs. C'était l'occasion de rappeler quelques faits qui touchent non seulement quelques fonctionnaires malhonnêtes, mais encore, portant plus loin le débat, qui mettent en cause tout le système policier et le régime qu'il appuie.

PAUL RUSCART, l'excellent journaliste qui publia dans « A-Z », l'« Œuvre », « Vooruit », « Voila », plusieurs enquêtes qui firent sensation, et collaborateur du « Rouge et Noir », où il publia son enquête sur les événements de février en France, Paul Ruscart n'a point manqué de tirer parti de la sorte du sujet qui lui était proposé.

Certes, il rappelle les rétroactes de l'affaire et ne laisse point échapper le malin plaisir d'évoquer toute la prose laudative consacrée par notre presse nationale au grand Angerhausen, le commissaire énergique, l'homme fêvé pour mater la révolution... Ce lui est l'occasion, également, de se souvenir de l'abominable méthode inaugurée par le « chevalier du bidon », qui n'hésitait point à lancer ses chiens féroces sur les marcheurs de la faim. Mais Ruscart élargit le débat et indique combien l'affaire Angerhausen implique de responsabilités qui mettent le régime même en cause.

Angerhausen se vit offrir, par exemple, par une firme commerciale, un appareil de radio, moyennant quoi l'incorruptible commissaire dénonçait les ouvriers communistes ou révolutionnaires employés par cette firme. Voilà la belle neutralité de la police...

Mais voyons plus haut. M. Max, bourgmestre de Bruxelles, prétend avoir tout ignoré de la curieuse activité de son commissaire, alors que dans le corps de police et ailleurs, tout cet odieux tripotage faisait les frais de toutes les conversations... Nous voulons bien croire M. Max, mais, dans ce cas, il s'est montré bourgmestre incapable et aurait dû laisser la place à quelqu'un à même de mieux exercer ses fonctions.

Mais Angerhausen a rendu, jadis, un fier service à M. Max. L'affaire Crespin, que Ruscart évoque longuement, est là pour en témoigner. L'orateur s'étonne et trouve fort étrange qu'au procès, le pro-

curateur ait laissé à son substitut le soin de prononcer les réquisitoires ?

En passant, Ruscart s'étonnera du manque d'enthousiasme des orateurs pour assister au débat de ce soir. Le sujet, il faut bien l'avouer, ne passionne pas les masses, comme ce devrait être le cas si nous n'assistions depuis quelques années à un singulier affaiblissement du sens de la justice chez les foules et ceux qui les dirigent. A Paris, les derniers scandales étalés au grand jour ont éveillé la révolte du peuple. Pourquoi, ici, cette apathie ? Ce n'est cependant qu'en changeant le régime, ce n'est qu'en faisant la révolution qu'on pourra chasser la police, puisqu'aussi bien, il est dit qu'une société ne peut vivre sans policiers.

Après Ruscart, voit HEM DAY, qui n'a pas voulu, lui non plus, manquer l'occasion de dire quelques vérités à la police. « Ces messieurs, dit-il, se sont trop souvent occupés de moi pour que je ne profite de ce débat pour m'occuper un peu d'eux... » Au cours d'une intervention solidement documentée, Hem Day lira quelques textes d'anciens ministres et préfets de police français qui, servis par l'expérience, ont écrit sur la police des choses définitives et beaucoup plus brutales que tout ce que les anarchistes auraient pu inventer.

Il rappelle encore divers cas autres que ceux d'Angerhausen et de Crespin et qui indiquent que la corruption est plus fréquente qu'on ne l'imaginait parmi cette « élite » destinée à faire respecter les lois.

Hem Day, comme Paul Ruscart, souhaite une révolution justicière. Mais, contrairement à l'opinion de son prédécesseur, il ne pense pas qu'une police soit indispensable à la société. Selon son idéal anarchiste, il croit en la possibilité de créer une société où l'homme n'ayant pas à voler pour apaiser sa faim, où chacun disposant de quoi satisfaire ses besoins, la police sera absolument superflue et ne subsistera qu'à l'état d'un très mauvais souvenir.

Les Italiens se contenteront de manger de l'herbe, mais les navires de guerre, nous les construirons !

Benito MUSSOLINI.



Spa

L'eau de la Reine Spa-Monopole est un diurétique puissant qui empêche la formation des toxines.

Tribune libre de Bruxelles LE ROUGE ET LE NOIR

avec le concours du Club du Faubourg et affiliée à la Fédération internationale des Tribunes libres

En la salle des Huit Heures

11, place Fontainas.

Prix d'entrée : 4 francs.

Chaque mercredi, à 20 h. 30 précises. — Ouverture à 20 heures

CE SOIR

33^{me} débat de la saison

Mercredi 6 juin, à 20 h. 30 :

Débat sur ce sujet :

Le front unique de gauche est-il encore réalisable ?

1. — Devant les menaces du fascisme, est-il possible et souhaitable de voir se constituer un front unique gauche?
2. — Quels devraient en être les objectifs? Défense des institutions démocratiques existantes ou perspectives révolutionnaires?
3. — Jusqu'où devrait s'étendre un semblable front unique? Des organisations catholiques et libérales seraient-elles susceptibles d'y adhérer?
4. — Le front unique de gauche se fera-t-il par les partis ou au-dessus des partis?
5. — Les expériences faites en Allemagne et en France permettent-elles d'espérer un heureux résultat?
6. — Le particularisme et le manque de perspectives des hommes politiques ne sont-ils le principal obstacle au front unique de gauche?
7. — Les chefs socialistes et communistes désirent-ils vraiment réaliser le front unique?

Orateurs inscrits dès à présent :

MM. Paul-Henri SPAAK, député de Bruxelles ; Pierre VERMEYLEN, avocat à la Cour ; Georges VERECKEN, pour la Ligue des Communistes Internationalistes (Bolcheviks-Léninistes) ; Raoul PIRON, avocat à la Cour.

Orateurs invités :

MM. Walter Dauge, Jean Drapier, Ernestan, Marcel Houtman, J. Jacquemotte, N. Lazarévitch, Robert Lejour, Yvan Lenain, F. Liebaers, Dr A. Marteaux, F. Sainte, Somerhausen, W. Van Overstraeten, Marcel Vercruysse.

34^{me} débat de la saison.

Mercredi 13 juin, à 20 h. 30 :

Débat politique sur ce sujet :

Faut-il s'enrôler dans un parti ? LEQUEL ?

LES PARTIS POLITIQUES ONT-ILS ENCORE UN SENS ?

(Programme détaillé au prochain numéro.)

35^{me} débat de la saison

Mercredi 20 juin, à 20 h. 30 :

M. PHILIPPE LAMOUR

Avocat à la Cour d'appel de Paris,

Directeur de « Plans »

ouvrira le débat sur ce sujet :

Le détraquement des cerveaux en France

UN CAS DE MYTHOMANIE COLLECTIVE.

De l'affaire Stavisky à l'affaire Prince, ou le travail du chapeau généralisé !

DOCUMENTS 34

TRIMESTRIEL

DIRECTEUR : Jean STEPHANE

REDACTEUR EN CHEF : E.L.T. MESENS

6, rue Gabrielle, Bruxelles

Tél.: 44.28.69.

C.C.P.: 3379.45

Vient de paraître un numéro spécial :

Intervention Surréaliste

Ce numéro, le premier de la nouvelle série, trimestrielle, de DOCUMENTS 34, comprend plus de 100 pages abondamment illustrées.

Toutes les faces de l'activité surréaliste, aussi bien poétique que philosophique ou politique, y sont représentées.

Les numéros suivants paraîtront en septembre, décembre et mars.

ABONNEMENT AUX 4 NUMEROS : 25 FRANCS. Le Numéro : 10 francs.

Au Club du Faubourg

Jeudi 7, salle des Sociétés Savantes, à 20 h. 30, l'ancien député Le Prévost de Launay sur La Franc-Maçonnerie.

Samedi 9, cinéma Demours, à 14 heures, 2 débats : sur Le Crime de Michel Henriot et sur Les incidents de la Sarre.

Le prochain banquet du Faubourg sera

présidé mercredi soir, 27 juin, par l'admirable artiste Berthe Bovy, de la Comédie-Française.

PALAIS D'ETE.

Devant le succès remporté par la revue « Ça va ? » et ses excellents interprètes, la Direction a décidé de prolonger ce spectacle jusqu'au 7 juin inclus. 20 nouvelles scènes.

COURRIER DES LETTRES ET DES ARTS

OOO Les prix littéraires...

Ils se multiplient comme les rosettes que portent journalistes et écrivains. Bientôt on parlera du livre qui n'a pas obtenu de récompense. Et ce ne sera pas, bien sûr, le plus mauvais de la saison.

Pourtant, il faut signaler l'initiative qu'a prise la maison Grasset, à la suite d'une suggestion de M. André Billy dans 1934, de décerner chaque année un prix de 10.000 francs français — intitulé prix Albert 1^{er} — à un auteur belge d'expression française, ayant à son actif un ou plusieurs ouvrages édités avant 1932. Un jury, assurément compétent, a été nommé et il semble certain que pour la première fois, on parlera d'écrivains belges en France. Bernard Grasset, qui, depuis sa campagne contre le roman, s'est aliéné la sympathie de l'Académie Goncourt, essaie de jouer un bon tour à la fameuse compagnie, qui n'a jamais voulu entendre parler d'écrivains étrangers de langue française. Mais a-t-il donc fallu que le roi Albert meure, pour qu'on remarque la présence, chez nous, d'une littérature abondante et, sans doute, pas inférieure à celle qu'on nous propose tous les jours ?

Secrétariat général : M. Louis Brun, administrateur-directeur des éditions Bernard Grasset, et M. Pierre Daye, 1, avenue de Tervueren, Bruxelles.

Les écrivains peuvent poser leur candidature par écrit, en joignant deux exemplaires de leur œuvre, à l'un des deux secrétaires

avant le 1^{er} octobre. Cette formalité n'est pourtant pas requise.

OOO La veuve du dramaturge Alfred Capus, qui fut aussi un délicieux chroniqueur, vient de mourir à Paris dans la plus grande misère. Il y eut quatre personnes pour suivre l'humble cercueil. Parmi ces quatre personnes : un représentant du ministre de l'Education nationale.

Comme quoi le confrère français de M. Lippens n'est pas un butor.

OOO En Suède, un comité a été constitué dans le but de choisir les 25 plus beaux livres qui auront paru au cours de l'année. Rappelons que la Norvège avait déjà créé un organisme analogue.

OOO Les écrivains sportifs organisent, sous le patronage de l'Intran, une Fête de Printemps, réservée à l'athlétisme. Parmi les nombreux écrivains inscrits, citons les plus importants : Jean Giraudoux, Jean Silvain, Paul Vialar, Pierre Bost, Jean Prévost, J. Cazanave, C.-A. Guadet, José Germain, Marcel Berger.

Cette équipe courra entre autres épreuves un relais mixte sur 1.200 mètres et sera opposée à une équipe d'artistes sportifs.

Il est à noter qu'aucun académicien ne participe à la fête et ce malgré les sels Kruschen !

OOO D'un poème publié par L'Éveil des Peuples :

Les yeux des enfants sont comme une pluie d'or;

Dans leurs mains s'échauffe la coupe de vin;

Je veux m'étendre sous les arbres pour dormir

Et ne plus jamais être soldat.

Ce quatrain est tiré du livre de Schi-King, recueil de chants populaires chinois réunis par Kong-Fu-Tsé, 500 ans avant J.-C.

On reconnaît dans cette voix, écrit L'Éveil des Peuples, s'élevant d'un pays déchiré par les guerres, l'éternel désir de paix des hommes.

OOO La page littéraire du Vooruit (27/5), qui vaut la peine d'être lue, contient une étude particulièrement intéressante de

Gust. Van Hecke sur Le Surréalisme (première partie : De breuk tusschen de surrealistische kunst en de voorafgaande of nevenlopende kunstbewegingen), un article de Nico Rost sur le roman de Robert Musil : Der Mann ohne Eigenschaften et une chronique fort bien faite : Ce que les périodiques nous apportent, dans laquelle les courants sociaux et littéraires de revues allemandes, néerlandaises et françaises sont minutieusement analysés.

OOO La plupart des articles que publie

Monde sont des traductions (souvent insignifiantes d'ailleurs). Que sont devenus les écrivains révolutionnaires en France? Ils y sont pourtant nombreux. Alors, est-ce Monde qui est en train de disparaître ?

OOO Dans le Crapouillot de mai, Pierre Bénard a des trouvailles excellentes pour qualifier la firme commerciale d'entreprises théâtrales Berr et Verneuil.

« Lorsqu'un théâtre a une pièce qui flanche, écrit-il, et qu'on n'a rien sous la main pour la remplacer, on téléphone à Berr et Verneuil, comme une maîtresse de maison abandonnée par son cordon bleu la veille d'un grand dîner, appelle à son aide Patek et Chabat »...

« Verneuil et Berr ont toujours une pièce prête, de même que les pâtisseries à la mode ont toujours un plat à emporter »...

La recette varie suivant les théâtres, car on ne compose pas un même menu pour un mariage, une première communion ou une promotion dans la Légion d'honneur.

Bénard constate cependant que Georges Berr est en progrès. A ses débuts, il était grotesque parce qu'il essayait de faire du Sacha Guitry. Aujourd'hui, il est seulement stupide car il fait du Georges Berr.

Hélas, malgré Bénard et d'autres, le public « marche » à fond.

OOO Dans le même numéro, un article de Lucien Farnoux-Reynaud sur Alexandre Arnoux : Le Filleul du génie des contes.

S. D. G.

L'AFFAIRE DU "PALAIS MONDIAL"

1934/06/01

Ce vendredi matin, le Gouvernement a expulsé l'administration du "Palais Mondial"

Les engagements du Gouvernement de 1926 disaient

En attendant que des locaux convenables puissent être édifiés, vos collections ne seront plus délogées

L'acte accompli constitue une violation de la parole donnée, il tend à détruire une œuvre intellectuelle, il est arbitraire, insensé et contraire aux intérêts de la Belgique.

Des citoyens belges s'émeuvent, ils s'unissent

1. Pour que le Parlement exige des explications du Gouvernement.

Pour que tous les citoyens, de tous les partis en demandent à leurs mandataires

2. Pour assurer immédiatement au "Palais Mondial" un home fut-il provisoire

3. Pour réunir des fonds pour permettre à l'œuvre de perdurer

**Bruxellois, Belges, Hommes, joignez-vous au
Comité de défense du "Palais Mondial"**

Rue Goffart, 63 — — — Ixelles

Versez votre souscription au Compte chèque postal 1596.70 Les Amis du Palais Mondial

Édit. Palais Mondial, 44, rue Fétis, Etterbeek